

L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE,

SEUL ORGANE INTERNATIONAL, PARAissant TOUS LES JOURS A MADRID,
JOURNAL POLITIQUE, INDUSTRIEL, AGRICOLE, FINANCIER, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

Ce journal paraît en deux éditions : Le matin, en ESPAGNOL; et le soir, EN FRANÇAIS.

Este periódico sale en dos ediciones: Por la mañana, en ESPAÑOL; y por la tarde, en FRANCÉS.

A MADRID. — tout ce qui concerne la Rédaction doit être envoyé au Directeur de L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE, Calle del Sordo, 37.

Pour les abonnements, les réclames, les annonces à insérer, s'adresser à l'Administration du JOURNAL, Calle del Sordo, 37; ou chez MM. Bailly-Ballière et Duran, libraires.

PRIX D'ABONNEMENT :

	1 mois.	3 mois.	6 mois.	1 an.
MADRID.....	16 fr.	45 fr.	90 fr.	180 fr.
PROVINCES.....	20	60 fr.	120 fr.	240 fr.
FRANCE ET AUTRES PAYS.....	6 fr.	18 fr.	36 fr.	72 fr.
OUTRE-MER, LES ANTILLES ET LES COLONIES.....	8	20	40	80

Les abonnements commencent le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Pour les abonnements, les annonces et les réclames à insérer, s'adresser :

DANS LES PROVINCES, chez tous les libraires; à Barcelone, chez M. Bonnebault, libraire, Rambla del Centro.

A LISBONNE, chez M. Plantier, libraire.

A PARIS (pour toute la France), à l'Agence du JOURNAL, chez M. Ern. Clair, rue St-Marc, 30.

A LONDRES, Leicester Square, 49.

A BRUXELLES, à l'Office de publicité, Montagne de la Cour.

MADRID LE 14 AVRIL.

Notre programme est tout entier dans notre titre: nous ne voulons être, en Espagne, que l'écho de la grande voix politique qui, partie de la France, a proclamé jusqu'en Orient l'indépendance de toutes les nationalités.

Les peuples n'ont plus à craindre aujourd'hui d'être menacés dans leur existence et dans leurs droits; faibles ou puissants, tous sont égaux désormais devant les lois de la pacification et de la solidarité universelles. Cette magnifique transformation de la vieille politique européenne, cette véritable mutualité internationale, doivent se résumer en immenses bénéfices pour toutes les nations civilisées et spécialement pour celle dont les progrès et la fortune nous touchent de si près.

L'Espagne n'a jamais joui d'une sécurité plus profonde à l'extérieur; jamais, à aucune époque de son histoire, l'invulnérabilité de son territoire n'a été plus solidement garantie. Ses frontières ne sont plus aux Pyrénées; elles sont au cœur de Paris et de toutes les capitales de ses fidèles alliés. Elle a un sceur dans la France et une sœur dévouée jusqu'aux plus héroïques sacrifices du désintéressement.

Délivrée de toute inquiétude à l'extérieur, l'Espagne n'a donc plus qu'à concentrer sur sa prospérité intérieure la puissance de ses ressources et de son génie. Elle dispose des plus nombreux éléments de fortune que jamais la Providence ait départis à ses nations favorites. Son sol est d'une fertilité merveilleuse; ses mines de fer, de houille, de plomb, de zinc, de mercure, d'argent, etc., etc., sont plus abondantes, plus inépuisables que dans aucune autre contrée d'Europe; ses ports de mer sont échoués sur une vaste étendue de côtes baignées par l'Océan et la Méditerranée, et plusieurs d'entre eux rivalisent avec les meilleurs de France et d'Angleterre.

Malheureusement ces terrains si féconds, ces gisements si riches, ces ports si admirablement situés n'ont pas encore donné les magnifiques résultats que l'on était en droit d'en attendre. Négligés, oubliés par ceux qui les possèdent, à peu près inconnus du reste du monde, ils ont été stérilisés par l'indifférence des uns et par l'ignorance des autres.

Comment l'Espagne réussira-t-elle à vivifier tant de précieux trésors? Comment réappra-t-elle sur ses enfants les innombrables gisements qu'elle recèle dans son sein? En appelant à l'aide de tous les hommes de cœur, d'intelligence et de travail; en s'assurant ensuite à l'intérieur une indépendance et une sécurité aussi profondes que celles dont elle jouit à l'extérieur.

Et bien! C'est à ces hommes de cœur et de talent que nous venons apporter notre modeste concours, pour les aider à exploiter et à connaître partout les ressources agricoles, industrielles et commerciales de leur patrie; c'est à cette indépendance et à cette sécurité intérieure que nous désirons consacrer notre dévouement et nos forces.

Malgré la bonne volonté dont nous sommes animés, notre voix restera sans écho, notre publicité sans effet, si nous n'étions pas bien résolus à tenir toujours haute et ferme une bannière.

nière digne de rallier tous les bons espagnols à nos principes et à nos projets; cette bannière s'appelle la fusion des partis et nous l'arborons hardiment comme le plus glorieux emblème du salut et de l'indépendance de toutes les nations civilisées.

Des hommes de cœur et d'intelligence! Il y en a beaucoup en Espagne; mais depuis trop longtemps la division s'est glissée dans leurs rangs, et, privés qu'ils étaient du puissant levier de l'union, ils ont vu leurs plus nobles efforts paralysés, anéantis. Nous ne reculerons devant aucun sacrifice pour contribuer à faire disparaître au plus vite une si triste cause d'affaiblissement et de dissolution.

L'unité d'action est nécessaire à tous les gouvernements, à tous les peuples qui veulent vivre et prospérer. Du moment qu'elle n'existe pas au sommet de l'Etat, les partis entretiennent à la base une agitation incessante, si bien que toutes les classes sociales finissent par s'abîmer dans le gouffre creusé sous les pas du Pouvoir. Les intérêts généraux ont toujours d'autant plus à souffrir que les amours-propres et les individualités hostiles réussissent à conquérir plus de satisfactions et de privilèges. Est-ce à jamais condamnée toute nation qui ne personifie pas sa politique dans un système bien arrêté, dans une fusion bien franche et bien intime de ses hommes d'Etat, de ses enfants les plus éclairés et les plus dévoués.

Si l'Espagne ne veut pas épuiser ses forces en les divisant, il faut, de toute nécessité, qu'elle les concentre résolument dans la Monarchie; il faut qu'une volonté de fer imprime enfin une direction vigoureuse et populaire à tous ses rouages administratifs. Alors elle verra régner partout l'ordre et la tranquillité, alors elle aura vaincu pour toujours les révolutions et l'anarchie, alors seulement tomberont à ses pieds les chaînes qui, pendant tant d'années, ont garrotté son courage et ses bras.

Cette fusion des partis que nous appelons de tous nos vœux est le premier besoin du présent, parce que, sur son drapeau, est inscrite la première garantie des progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Elle signifie l'ordre dans la liberté des bras et des capitaux; la sécurité dans l'union des intelligences et des cœurs de tous les citoyens. Aussi bien ne nous lasserons-nous jamais d'en préconiser les bienfaits et d'en préparer la triomphe.

Indépendante de toute influence de coteries ou de partis, notre politique, à nous, se résument constamment dans un appel énergique au patriotisme des personnes, à la conciliation des intérêts. Elle prêchera le libéralisme, le progrès, la conservation, selon que libéraux, progressistes ou conservateurs déploieront plus de courage contre les tentatives révolutionnaires et anarchiques, présenteront plus de garanties au développement de la richesse morale et matérielle du pays. Mieux que cela encore, elle s'efforcera de faire oublier des dénominations qui rappelleraient trop les divisions politiques du passé; elle ne reconnaîtra, en un mot, que le drapeau sous lequel fraterniseront tous les représentants de l'ordre, du progrès et du bien-être général.

Encore une fois, nous n'avons d'autre but que d'apporter notre pierre à l'édifice de la prospé-

rité espagnole; sa consolidation sera notre seule, notre plus belle récompense. Nous voulons une Espagne florissante, grande, forte, vivace, digne d'elle-même et toujours aussi indépendante à l'intérieur qu'elle l'est à l'extérieur. Nous applaudirons de tout cœur à ses succès parce que sa fortune sera celle de la France, celle de la civilisation tout entière.

Notre nationalité nous défend assez de tous soupçons d'égoïsme ou d'ambition personnelle pour que notre intervention dans les grandes questions politiques qui s'agitent ou s'agiteront en Espagne ait, au moins, la valeur du désintéressement et de l'abnégation; nous n'avons donc pas à insister sur ce point.

Au moment où nous reprenons notre modeste rôle dans la presse Madrilène, nous aimons à espérer que nos honorables confrères voudront bien nous continuer la bienveillance et les sympathies dont ils nous ont donné naguères tant de preuves. Ils nous trouveront, dans tous les cas, toujours prêts à populariser, avec eux, les généreuses inspirations de leur patriotisme, et nous considérerons comme une bonne fortune les occasions où nous sera permis de leur être agréables. En travaillant, à leurs côtés, pour la défense des intérêts Espagnols; nous ne cesserons pas d'être Français, parce que, répétons-le, l'Espagne est plus que jamais la sœur bien aimée de la France.

Le directeur gérant, rédacteur en chef,
A. REISTROFF DE ROCHEBRUNE.

NOUVELLES PRINCIPALES.

L'heure de nous mettre à l'œuvre est venue, et nous nous trouvons, dès le début, en présence de plusieurs questions de politique extérieure si importantes, si vivement agitées par les journaux de tous les pays, que nous n'avons point à hésiter pour le choix des événements sur lesquels devra être appelée l'attention de nos lecteurs.

La paix rendue à l'Europe a laissé survivre de nombreux débats diplomatiques, et les peuples en suivent toutes les phases avec cette sollicitude ardente qu'inspirent à chacun d'eux le sentiment de sa conservation, le besoin de sécurité, sa foi nationale et les aspirations incessantes vers les promesses de l'avenir.

Dans la limite de modération, de fermeté et d'indépendance, qui est la base de notre mission, notre devoir est donc naturellement tracé.

Les événements marchent; chaque jour amène ses éventualités et emporte ses souvenirs; chaque heure enfante son œuvre; aussi de chaque pays nous sentons palpiter des tendances, des desirs, des élans patriotiques, parfois des passions, toujours des intérêts immenses. Tout mouvement nous commande; nous le suivons résolument, mais il ne nous entraînera jamais.

Par ordre d'importance, le vaste champ de bataille de l'Inde appelle le premier nos regards.

Le courrier le plus récent est celui que nous a apporté le *Candia* arrivé à Suez le 29 mars; il annonce la prise de Luknow par le général Campbell, la mise en fuite de l'armée indienne vers le centre du pays d'Oude et le progrès évident des forces britanniques.

Les journaux d'Angleterre et de France ne jugent pas unanimement la portée de ce nouveau succès; les uns le proclament comme une grande et décisive victoire, d'autres s'attachent à prouver que la prise de Luknow déplace le combat sans

rien décider; ni les uns ni les autres ne caractérisent exactement la situation.

C'est entre ces deux extrêmes qu'il faut placer la vérité; il convient de reconnaître, à la fois, que l'armée des indous révoltés a perdu sa place la plus forte, son refuge stratégique le plus précieux et, par suite, marche à sa ruine; mais aussi, que les milliers d'insurgés qui couvrent le territoire d'Oude promettent aux anglais malgré les raisonnements du *Morning-Post*, une longue et rude guerre. Le caractère seul de la lutte a changé: aux grands combats vont succéder les petites rencontres, mais incessantes, multiples, meurtrières, et la pacification de l'Inde coûtera encore bien du sang.

Le Monténégro est né de la guerre, il a vécu par la guerre, et vient de s'engager de nouveau dans un violent conflit. Les batailles et les querelles sont toute son histoire; mais le temps nous semblerait venu d'y substituer un régime plus productif et moins périlleux.

Les chrétiens de l'Herzégovine et de la Bosnie se sont soulevés, il y a deux mois, contre les autorités ottomanes. Les monténégrins, poussés par leur traditionnelle horreur des Turcs, se sont imprudemment mêlés à l'insurrection pour soutenir leurs corréligionnaires. Des complications très faciles à comprendre, mais trop longues à détailler ici, ont été le résultat de cette violation du territoire et des droits de la Sublime Porte. Le Sultan a eu le tort très grave, pour le souverain d'un vaste empire, de s'opposer à la révolte que des forces insuffisantes, et la protection que le Czar de Russie conserve au prince Danilo menaçait de rendre plus difficile encore une solution.

Heureusement l'Autriche a adopté ouvertement la cause du Sultan, lui a offert le droit de passage pour ses troupes sur le sol autrichien, et a condamné à l'immobilité les monténégrins que la crainte, selon l'usage, peut seul ramener à la sagesse. Tel est le résumé très rapide des derniers événements, dont nous suivons attentivement les conséquences.

Ajoutons, du reste, que la prochaine réunion d'un congrès, à Paris, est considérée comme nécessaire, comme positive; et que le sort des chrétiens dans l'Empire turc y sera certainement très discuté.

La situation est de plus en plus tendue entre la cour de Turin et celle de Naples. Les deux extrêmes de l'Italie se menacent; le contraste complet qui sépare leurs tendances et leurs régimes politiques a donné source à une véritable hostilité. Cette attitude mutuelle, si violemment agitée par le procès du *Cagliari* et par les instigations peu pacifiques de l'Angleterre, nous paraît déplorable, et si la France est appelée à intervenir, nous désirons sincèrement qu'elle fasse entendre ce langage de calme et de loyale sagesse qui a donné depuis quelques années tant de poids à ses conseils.

L'attitude des populations italiennes en Lombardie révèle une profonde antipathie contre le gouvernement autrichien. On ne saurait trop attester, cependant, le zèle, la bienveillance, les soins administratifs que l'Archiduc gouverneur met en œuvre pour faire aimer la dynastie qu'il représente et pour affermir son pouvoir. Ses efforts mériteraient incontestablement plus de succès.

L'Amérique continue à envoyer à l'Europe les nouvelles de ses agitations.

Le Mexique, si tourmenté par sa guerre civile, est menacé d'une nouvelle révolution par les flibustiers de Walker à la tête desquels vient de se placer le colonel Lockridge.

Les Mormons sont organisés dans les pays saints de l'Utah sur un véritable pied de guerre et le gouvernement des Etats-Unis, se dispose, une fois de plus, à les combattre.

A Lima, une tentative de révolte a été réprimée; mais la ville d'Arequipa (Pérou), moins heureuse, a été prise par Vivanco, et le bombardement y a laissé un amas de ruines.

cou, et l'on croyait encore dans son candide sourire et dans ses grands yeux, d'un bleu limpide et tendre, quelque chose de ce regard et de ce sourire que les poétiques imaginations prêtent aux anges.

Un érudit de l'endroit, le fils du syndic, ayant découvert que perle était synonyme de Marguerite, l'avait appelée *Perle de Gravelines*, et ce nom, qu'elle méritait si bien sous tous les rapports, lui était resté.

On sait l'empire que la beauté exerce, même sur les hommes les plus grossiers. Nonobstant les négations impies et le flétrissant scepticisme, le préjugé honteux des sociétés en décadence, caractère distinctif des temps malheureux où nous vivons, l'empire de la vertu est plus incontestable encore. Cette double influence de la vertu et de la beauté, les marins la subissent dans toute sa plénitude, car ces hommes si incultes, si peu façonnés aux mœurs et aux usages de nos grandes villes, n'ont bien souvent de rude que l'écorce. Marguerite était aimable, bonne, polie envers tous, mais nul n'aurait osé se permettre à son égard la plus petite liberté, ni même tenir en sa présence le moindre propos licencieux.

Quelquefois, aux chansons de gaillard d'avant, naïves et originales, aux pathétiques complaintes de naufrages ou de suppliciés, aux refrains guerriers et patriotiques, aux chants tolérés, enfin, l'abus des libations alcooliques portait bien à faire succéder des couplets groisiers, obscènes même; mais, alors, la mère Giraud n'avait qu'à se montrer, le regard sévère et la parole impérieuse, pour faire cesser tout-à-coup les téméraires chanteurs.

La bonne contenance de l'hôtesse sauvait ainsi toujours la morale, comme elle prévenait également les rixes; et quand, par extraordinaire, l'ordre venait à être troublé, il n'était jamais besoin de recourir à la force armée pour le rétablir.

Le *Pommier fleuri* avait atteint l'apogée de sa prospérité pendant la courte paix d'Amiens. On était aux premiers jours de l'automne de 1802. A

En Europe, des événements aussi déplorables soulevaient tous les esprits et mettaient en émoi toutes les cours; en Amérique ce sont des faits ordinaires et les désordres du lendemain ont bientôt fait oublier ceux de la veille.

Nos dernières correspondances de New-York, nous assurent, enfin, que le Sénat vient d'adopter le bill relatif à l'admission du Kansas dans la Confédération des Etats-Unis avec la Constitution Lecompte. Cette constitution consacre l'esclavage, tout en instituant un gouvernement républicain.

Cette alliance incroyablement de la servitude et des libertés démocratiques est un des plus curieux phénomènes politiques auxquels l'Amérique puisse nous faire assister. Elle nous a accoutumés depuis longtemps à ne nous étonner de rien; mais ce spectacle ne devient-il pas plus étrange encore, lorsque nous voyons le Nouveau-Monde, républicain égalitaire, légaliser une fois de plus l'esclavage, au moment même où dans l'Empire russe cette terre classique de l'autocratie, le Czar, Alexandre II, inaugure l'émancipation des serfs et le réveil de la dignité humaine?...

A. DE LANNAU-ROLLAND.

Londres, 9 avril.

Le grand jury, après quatre heures de délibération, a mis Bernard en accusation, sous la prévention de meurtre. Le procès commencera lundi.

(Id.)

Londres, 10 avril.

Le prince de Galles est parti pour l'Irlande. Le prince de Galles se rend à Lisbonne. La comtesse de Persigny va mieux.

Le Times combat la combinaison du télégraphe austro-indien.

(Havas.)

Londres, 12.

L'Angleterre va augmenter et améliorer sa marine. Sir Packington a présenté dans ce but un budget beaucoup plus important que celui de l'année dernière.

Il résulte du procès de la reine d'Oude que la Perse a pris part à l'insurrection de l'Inde. Le roi d'Oude est toujours prisonnier.

(Globe.)

Salerno, 8 avril.

Un décret royal de ce jour accorde au mécanicien Park l'autorisation de retourner en Angleterre. Il est mis hors de cause.

(Globe.)

Naples, 12.

Le gouvernement napolitain se montre disposé à accepter l'arbitrage d'une puissance Européenne dans ses différends avec l'Angleterre, à propos de la capture du bateau *Le Cagliari*. On dit qu'à suite du langage des journaux anglais qui demandent la guerre contre Naples et de l'appui que, dans cette affaire, l'Angleterre prête à la Sardaigne, Naples réclame le secours de l'Autriche.

Berne, 9 avril.

Le docteur Kern est retourné avec sa famille à Paris, où il doit, dit-on, présenter diverses considérations du Conseil fédéral suisse au sujet des nouveaux consulats.

(Id.)

Berlin, 9 avril.

La Prusse vient d'aplanir généreusement le différend qui avait surgi entre les Etats riverains du Rhin, à propos de la construction d'un pont fixe à Cologne; elle a consenti à donner au tablier du pont une élévation de cinquante-trois pieds au-dessus du niveau moyen des eaux, et a pris à sa charge les indemnités à payer aux bateliers, en renonçant à tout péage.

(Le Nord.)

Berlin, 9 avril.

La diète de Francfort n'a pas tenu de séance aujourd'hui. Le gouvernement hanovrien a rédigé un mémoire dans lequel il conclut au rejet des propositions danoises.

Paris, 13.

Les séances du corps législatif se termineront le premier mai.

FEUILLETON

DE L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.

LA PERLE DE GRAVELINES,

PAR CASIMIR HENRICY.

I.

LE POMMIER FLEURI.

Parmi les premières maisons qui s'offrent à la vue, lorsqu'on débarque dans le petit port de Gravelines, on remarque un disgracieux bâtiment d'où s'exhale une forte odeur de poisson, qui, mêlée aux émanations des varecs de la plage et à certain parfum asphyxiant de goudron qu'envoient les chantiers, chatouille très désagréablement les nerfs olfactifs. C'est un magasin ou l'on sale du hareng. Mais sur l'emplacement qu'occupe cette construction, siège d'une industrie plus utile que séduisante, était, en 1802, époque où commence l'histoire que je vais raconter, l'établissement du *Pommier fleuri*, dont tous les vieux marins de l'endroit ont gardé le souvenir.

Le *Pommier fleuri*, qui appartenait à la mère Giraud, veuve d'un ancien maître d'équipage, était le débit de boissons le plus propre et le mieux achalandé de Gravelines. La maison n'avait qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et c'était dans une vaste pièce de ce rez-de-chaussée que s'attablaient les consommateurs.

Au-dessus de la porte se balançait une planche carrée où, sur un fond bleu-clair, quel-ues raies noires disposées en éventail sur une tige brune, et parsemées de points blancs et verts, représentaient un pommier en fleurs. Apollon et Bacchus se seraient voilés la face à l'aspect de cet hétérodoxe chef-d'œuvre d'un artiste indigène.

Deux longs bancs de pierre, qui flanquaient la

porte, étaient constamment occupés par des flâneurs, la pipe à la bouche et parlant tout à tour bateaux et filets, poissons et commerce, navigation et combats. Il s'y tenait une sorte de club en plein vent, où les problèmes les plus arides de la politique étaient sondés et résolus avec autant d'assurance que les questions nautiques les plus simples. Là encore, on examinait l'état de l'atmosphère, on faisait des conjectures sur le temps, on discutait s'il fallait ou non prendre la mer.

Les premières heures du jour venaient à peine dorer l'enseigne de ce petit cabaret, que sa porte s'ouvrait, et bien souvent l'aiguille de la pendule marquait minuit, que des buveurs attardés demandaient encore à boire, comme si le liquide qu'ils absorbaient avait eu la propriété de les altérer. Il est certain, du moins, que, pour expliquer ou justifier leurs exploits, les amateurs les plus passionnés de la bouteille prétendaient que la soif vient en buvant.

Quant à la mère Giraud, elle était fort aimée et vénérée des marins; d'abord, parce qu'elle leur témoignait, en leur faisant crédit, une confiance dont ils étaient fiers et se seraient bien gardés d'abuser, puis, parce que sa bière était la meilleure de la Flandre, parce qu'il n'entrait pas la plus petite goutte d'eau dans son genièvre, et que son cidre normand était toujours d'une qualité supérieure. C'était, d'ailleurs, une excellente femme, grosse et réjouie, et très-alerte encore, malgré son embonpoint et ses cinquante ans.

Mais, si le petit cabaret du *Pommier fleuri* ne désemplissait pas du matin au soir, la vérité m'oblige à dire que ce n'était pas uniquement par les raisons que je viens de faire connaître. L'hôtesse possédait une fille à laquelle aucune autre jeune fille de la Flandre n'aurait pu être comparée, un véritable trésor de grâces, d'innocence et de beauté.

Marguerite, joyeuse et insouciant enfant de seize ans, fraîche comme une fleur que la brise du matin vient de faire éclore, agile comme une gazelle, Marguerite était l'objet des hommages et des adorations de toutes les pratiques, et, bien

que sa dot ne parût pas devoir être considérable, il n'était personne qui ne se fût estimé heureux d'obtenir sa main. Ce qui le prouve bien, c'est que le fils du syndic, petit jeune homme fluet et blond, l'accablait de compliments et de gros soupirs, et ne se lassait pas de la suivre du regard, lorsqu'elle allait, avec ses compagnes, folâtrer sur les dunes, le long de la grève, ou se promener sous les grands arbres aux rameaux touffus qui ceignent la ville.

Il y avait aussi un robuste charpentier à qui la hache tombait des mains, lorsqu'elle passait dans les limites de son horizon visuel, et un calfat fashionable qui, dans les mêmes circonstances, se donnait force coups de mallet sur les doigts; mais le caractère de ces graves symptômes, et le sens de cette pantomime, pourtant si expressive, échappaient à tout héros, dont l'âme naïve était pure comme un beau jour d'été et dont le cœur ne s'était encore ouvert à aucune de ces vagues aspirations, source d'ineffables rêveries, par lesquelles on semble commencer une nouvelle existence.

Peut-être est-ce à cause de cela que Marguerite était toujours d'une gaieté folle, car, dans le monde mystérieux où l'amour nous introduit, chaque fleur cache une épine. Empruntant un surcroît de charmes à la plus exquise propreté, et à cette coquetterie naturelle d'autant plus séduisante qu'elle s'ignore, elle chantait en riant les vers, elle chantait en essayant les tables, et c'était en chantant qu'elle servait les consommateurs. Bref, sans existence, comme celle des oiseaux, était un mouvement et un gazouillement perpétuels.

Elle était petite, mais svelte, et ses formes mignonnes, délicatement arrondies l'éclat et la transparence de son teint, ses petites joues roses, ses lèvres plus vermeilles que le corail, et ses jolies dents, double rangée de perles qu'elle montrait presque toujours, en faisant valait une délicieuse et ravissante créature. Les beaux cheveux noirs qui noyaient sa gracieuse tête rendaient plus éclatante encore la virgine blancheur de son

la consommation que faisaient les pêcheurs de Gravelines, il était facile de voir que la pêche du hareng avait été productive.

Un soir, un de ces heureux pêcheurs, après avoir bu longtemps en société de joyeux compagnons, avait laissé partir ceux-ci, bien qu'il fût déjà tard, prétextant qu'il attendait quelqu'un, et, resté seul à table, il voyait toutes les autres tables se dégarnir avec une rapidité qui semblait à la fois le contrarier et lui sourire.

C'était un grand et beau jeune homme de vingt-quatre ans, aux membres vigoureux, à la carrure athlétique; mais, si son costume, son langage et ses manières étaient ceux des gens de sa profession, son maintien n'était pas sans noblesse, et il y avait dans son regard, dans sa physionomie intelligente, dans l'ensemble de sa personne, enfin, je ne sais quoi d'intéressant qui prévenait hautement en sa faveur.

La manière dont il portait son bonnet était si suffisante pour le faire remarquer, il ne le portait point incliné sur l'oreille avec affectation, comme les fanfarons, les tapageurs, et les fats; ni sur l'arrière, comme les couards, les niais et les gens désespérés; ni non plus sur les yeux, ainsi que les hommes taciturnes, dissimulés et pervers; mais d'une façon pleine de grâce et de dignité, qui relevait cette coiffure aux yeux de l'observateur.

Cet homme, qu'on nommait Joseph Dutaillys, avait des qualités comme d'autres ont des défauts, sans paraître s'en douter. Doux et pacifique, ne se prévalant jamais de sa force physique, qui était cependant renommée à plusieurs lieues à la ronde, il était, sans morgue, d'une générosité, et d'une bravoure à toute épreuve. Plus de vingt fois, on l'avait vu exposer résolument sa vie pour arracher des naufrages à une mort inévitable. Néanmoins, bien que sa physionomie respirât la bonté, et qu'il possédât au plus haut point l'imposante gravité et la quiétude, compagnes ordinaires de la force et d'une conscience pure, on ne pouvait regarder ses mains brunes et calleuses, aux proportions colossales, sans éprouver une espèce de

Le projet de la statue Mendizabal soulevé au sein du cabinet des difficultés croissantes.

On affirme que S. E. Mr. Isturiz est d'une opinion tout opposée à celle de ses collègues, et selon l'habitude, on s'est empressé de répandre le bruit de sa démission.

Un conseil de ministres qui a eu lieu hier et qui a devancé de trois jours la date ordinaire a augmenté, à ce sujet, les préoccupations du public.

Quelques feuilles de Madrid ont ajouté que S. M. la Reine avait même ordonné de suspendre tous les travaux commencés pour l'érection du monument sur la place du Progrès.

On assure que le chef carliste Borges continue à résider dans la république d'Andorre. Quant aux mouvements insurrectionnels qui, d'après quelques journaux se préparent en Aragon, rien ne prouve que les bruits répandus à cet égard aient quelque importance.

Mr. Pidal a été réélu député pour la province des Asturies.

Hier, la commission des Cortès chargée d'examiner le projet de loi sur la presse, a discuté la grave question de la saisie. Les députés progressistes ont défendu le principe de liberté d'impression pour la pensée; leurs collègues conservateurs ont invoqué les termes de la Constitution qui assurent au gouvernement autorité nécessaire pour prévenir ou réprimer les abus de la presse.

Ce sont là en effet deux exigences importantes à concilier et aucune résolution n'est encore adoptée.

La commission du Sénat, chargée de l'examen du projet de loi relatif aux honneurs publics à rendre aux hommes illustres de l'Espagne, doit se concerter avec S. E. le ministre de l'Intérieur avant de rédiger son rapport.

La *Iberia* et la *Discusión* n'ont pas été seules frappées de saisie. Le second de ces journaux annonce, aujourd'hui, que la même mesure a été prise contre l'*Eco del Pais*, de Tortosa; el *Bauro*, de Grenade, et el *Pais* de Pontevedra.

On sait que le 20 et le 21 mois dernier les barbares de la côte d'Afrique ont assailli, de nouveau, la ville de Melilla.

Des correspondances qui sont publiées ce matin signalent l'ardeur et l'habileté avec laquelle les troupes de la garnison ont repoussé les agresseurs. Elles ont lancé sur les ennemis 450 projectiles par canons ou mortiers, 237 bombes et l'infanterie a brûlé 7,000 cartouches. Les maures ont été repoussés victorieusement.

DEUX HEURES.—La séance de la chambre des députés n'est pas encore ouverte. Elle commencera par la suite de l'interpellation de M. Modesto Lafonté relative à l'insertion dans la *Gazette* et dans le *bulletin officiel* de Badajoz, du discours de M. Bravo Murillo. Les portes de l'assemblée sont assiégées par un foule compacte. La séance sera intéressante. On compte sur une réponse de M. Bravo Murillo.

M. Havin est le candidat des adhérents à la souscription Lamartine. On parle aussi, mais tout bas, d'une candidature très hardie et qui aurait de la peine, selon moi, à se produire constitutionnellement, c'est-à-dire avec la prestation préalable de serment. Attendons qu'elle se produise avant d'en dire davantage.

On mande de Stuttgart que le prince royal de Wurtemberg partira le 10 mai pour Paris, et que la princesse royale ira la rejoindre.

Les médecins homéopathes de Paris se réunissent aujourd'hui dans un banquet à l'hôtel du Louvre, en l'honneur du docteur Hahnemann, le fondateur de l'homéopathie, mort à Paris en 1843 et dont la veuve habite encore Passy. On y démontrera l'excellence des globules par l'exemple du vin de Champagne, où il n'entre qu'une infinité de petites parties de raisin.

Une société en Commandite vient de se former sous le titre de *Compagnie générale des boucheries de Paris*, au capital de un million de francs. On promet aux actionnaires 6 p. 100 d'intérêt, plus un dividende.

Un projet de loi, tendant à accorder des pensions aux veuves et orphelins par suite de l'attentat du 14 janvier, vient d'être présenté au Corps législatif.

La loi propose de concéder aux veuves une pension de 4,000 francs; aux pères et aux mères, une pension de 600 francs réversible au survivant; enfin une pension de 600 francs aux veuves et mères infirmes. Une seule de ces dernières pensions est portée à 1,000 francs, en considération de la gravité tout exceptionnelle de la blessure. Chaque enfant recevra aussi une pension de 600 francs.

La somme de ces rentes viagères se élèvera annuellement à 20,400 francs, répartie entre 30 personnes, qui se classent de la manière suivante:

8 veuves à 1,000 francs; 8 pères ou mères à 600 francs; 8 mères à 600 francs; 4 blessés à 1,000 francs; 42 blessés à 600 francs.

Ces pensions ne seront pas sujettes aux lois prohibitives du cumul; elles seront assimilées aux pensions inscrites au grand-livre à titre de récompense nationale.

On lit dans la *Gazette del Popolo* qu'hier, 7 de ce mois, M. Hodge a été définitivement mis en liberté.

A. MONRIEU.

crainte, et l'on est même réticent à l'égard de lui chercher querelle.

Dans cette même journée où nous le voyons si fortement retenu à l'une des tables du sabin du *Pommier fleuri*, il avait été brutalement à la porte un individu qui avait osé provoquer la colère de l'hôte. C'était lui qui se chargeait ordinairement de ce soin, lorsqu'il se trouvait là. Le coupable était-il ivre? il le prenait dans ses larges mains, comme on prend un enfant, et allait le déposer au soleil, à l'abri d'une borne. Dans le cas contraire, il n'y mettait pas tant de façons.

Onze heures et demie venaient de sonner. Les plus opiniâtres buveurs avaient enfin évacué la salle, après avoir bu un dernier coup à la santé de l'hôte et de sa fille, et Dutaillys, immobile et accablé devant une pinte de cidre, semblait ne pas s'en apercevoir. Ce fut la voix de la maîtresse de l'établissement qui vint l'arracher à ses méditations. Il tressaillit et se leva tout confus, comme s'il eût craint d'avoir trahi sa pensée.

— Eh bien mon garçon, tu veux donc dormir là, toi? loi dit la bonne femme en riant.

— Oh! non, non, répondit-il d'un air distrait, en se hâtant de solder sa faible dépense.

Il fit quelques pas dans la direction de la porte avec hésitation, après quoi il revint vers la mère Giraud, en roulant, tout éraillé et embarrassé, son bonnet dans ses mains.

— C'est que, reprit-il mystérieusement et à voix basse, en tremblant, voilà longtemps que j'ai besoin de vous dire quelque chose, si vous voulez bien le permettre. C'est pour ça que je suis resté si tard ce soir.

— Ne pouvais-tu pas me parler dans la journée? Si c'est pressé, tu as eu tort d'attendre. Enfin, c'est égal; nous avons encore le temps. Que veux-tu? je t'écoute.

— Vous êtes bien honnête! Mais j'aimerais mieux que vous fussiez seule, ajouta le pêcheur, de plus en plus décontenancé et en baissant encore davantage les yeux et la voix.

— Marguerite, ma fille, dit l'hôte, monte te

prévenu aussitôt accourut sur les lieux avec des gendarmes et un peloton de la garde civique et se mit à la poursuite de ces bandits; après une battue de 48 heures il les rejoignit; deux furent pris et garottés; les trois autres s'enfuirent; les cinq chevaux de cette bande ont été saisis.

— Mr. le comte de San Rafael vient d'être victime d'un vol d'une somme considérable. Il avait laissé dans sa maison de campagne d'Almonacid de Zurita, qu'il habite la plus grande partie de l'année, une caisse renfermant douze mille duros (63,000 frs.) en billets et titres de rente; la comtesse passant il y a quelques jours dans la pièce où cette caisse avait été déposée, s'aperçut à sa grande surprise qu'elle avait disparu. Malgré les recherches les plus actives on n'a pu découvrir les voleurs; le coffre a été trouvé brisé sur les hauteurs de San Bernardino.

— Il a été exporté par le port de Cadix pendant le mois de mars dernier environ vingt-cinq mille litres de vin de Xeres et de Puerto, évalués à sept millions de reaux.

G. DE LAGNY.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER.

FRANCE.

Correspondance particulière de L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.

Paris, 10 avril 1888.

Contrairement aux assertions de différents journaux qui passent cependant pour bien informés, je vous informe que l'ouverture des conférences de Paris ne se fera pas attendre autant que ces journaux le prétendent; je suis à même de vous annoncer, comme nouvelle puisée à très bonne source, que la conférence s'ouvrira à la fin de ce mois, ou, au plus tard, au commencement du mois prochain.

Le *Moniteur* du 12 contiendra probablement des nominations assez nombreuses de préfets et sous-préfets. M. de Persigny est arrivé hier à Paris. Mue, la Comtesse de Persigny, qui est légèrement indisposée, est restée à la résidence d'Albert-Gale-House.

Ce soir a lieu au ministère des Affaires étrangères le grand dîner diplomatique, qui est donné en l'honneur du Duc de Malakoff par M. la Comte Walewski. Au nom des convives que je vous ai cités, j'ai ajouté celui de M. Billaud.

On a dit que le colonel Apoit, l'un des aides de camp du maréchal, s'était déjà rendu à Londres pour présider aux mesures à prendre pour l'installation du nouvel ambassadeur. C'est une erreur. C'est le commandant Duval, second aide-de-camp du maréchal Pellissier, qui a fait ce voyage. M. Duval est du reste de retour et assistera ce soir au dîner du Comte Walewski.

On a dit encore qu'un des premiers soins du maréchal en arrivant à Londres, sera d'offrir un grand dîner aux illustrations officielles de la métropole. Je crois qu'il sera difficile au maréchal Pellissier de remplir immédiatement ses devoirs d'hospitalité, car il est déjà accablé d'invitations de tout espèce. Tous les hommes d'état, tous les cercles aristocratiques de Londres se disputent déjà le duc de Malakoff. Il sera certainement le lion de la saison.

L'Empereur a passé aujourd'hui en revue, sur la place du Carrousel, plusieurs régiments nouvellement arrivés à Paris. Une pluie d'orage a contrarié cette revue, et, je crois qu'on a hâté le défilé, car au moment où j'arrivais sur la place, par une pluie battante, S. M. procédait à la distribution des croix et des médailles militaires. Malgré le mauvais temps, il y a eu beaucoup d'enthousiasme, même parmi les curieux qui ont affronté l'orage pour voir manœuvrer, derrière une haie compacte de parapluies, l'artillerie et les dragons de la garde.

Bien que certaines candidatures aient été mises en avant sous le nom de candidatures indépendantes pour les élections du 27, je crois que l'opposition n'est pas pour l'instant très sérieuse. La majorité de l'opposition ne pas paraitre, au moins, mais par indifférence et surtout par un accord plus grand que jamais entre les diverses nuances des opinions dissidentes. J'ignore dans quelle opposition on range M. A. Lévy. On l'appelle ici le candidat de l'Indépendance... belge.

M. Havin est le candidat des adhérents à la souscription Lamartine. On parle aussi, mais tout bas, d'une candidature très hardie et qui aurait de la peine, selon moi, à se produire constitutionnellement, c'est-à-dire avec la prestation préalable de serment. Attendons qu'elle se produise avant d'en dire davantage.

On mande de Stuttgart que le prince royal de Wurtemberg partira le 10 mai pour Paris, et que la princesse royale ira la rejoindre.

Les médecins homéopathes de Paris se réunissent aujourd'hui dans un banquet à l'hôtel du Louvre, en l'honneur du docteur Hahnemann, le fondateur de l'homéopathie, mort à Paris en 1843 et dont la veuve habite encore Passy. On y démontrera l'excellence des globules par l'exemple du vin de Champagne, où il n'entre qu'une infinité de petites parties de raisin.

Une société en Commandite vient de se former sous le titre de *Compagnie générale des boucheries de Paris*, au capital de un million de francs. On promet aux actionnaires 6 p. 100 d'intérêt, plus un dividende.

Un projet de loi, tendant à accorder des pensions aux veuves et orphelins par suite de l'attentat du 14 janvier, vient d'être présenté au Corps législatif.

La loi propose de concéder aux veuves une pension de 4,000 francs; aux pères et aux mères, une pension de 600 francs réversible au survivant; enfin une pension de 600 francs aux veuves et mères infirmes. Une seule de ces dernières pensions est portée à 1,000 francs, en considération de la gravité tout exceptionnelle de la blessure. Chaque enfant recevra aussi une pension de 600 francs.

La somme de ces rentes viagères se élèvera annuellement à 20,400 francs, répartie entre 30 personnes, qui se classent de la manière suivante:

8 veuves à 1,000 francs; 8 pères ou mères à 600 francs; 8 mères à 600 francs; 4 blessés à 1,000 francs; 42 blessés à 600 francs.

Ces pensions ne seront pas sujettes aux lois prohibitives du cumul; elles seront assimilées aux pensions inscrites au grand-livre à titre de récompense nationale.

On lit dans la *Gazette del Popolo* qu'hier, 7 de ce mois, M. Hodge a été définitivement mis en liberté.

A. MONRIEU.

conter toutes ces choses. Dis-moi plutôt ce que tu veux.

—Voilà, reprit le pêcheur en balbutiant de nouveau. J'aime votre fille à en perdre la tête...

—Ah! c'est cela... Eh bien?

—Eh bien, c'est au point que, si vous ne me l'accordez pas en mariage, j'ai résolu d'aller me jeter à l'eau avec le grappin de mon bateau amaré au cou.

—C'est qu'il en serait bien capable, le malheureux!... Ah ça! pas de bêtises, entends-tu? Je me raisonnablement ne dois pas parler ainsi. Mais je saurais bien t'empêcher de faire pareille folie.

—Impossible, mère Giraud.

—Comment, impossible?

—Sans doute. Quand j'ai une chose dans la tête, elle y est bien; c'est comme quand j'aime quelqu'un. Assurément, je ne suis pas digne de mademoiselle Marguerite.

—Mais, au contraire, mon garçon. Tu serais pour elle un excellent parti, un mari tel que je lui en désirerais un.

—Du tout, du tout, vous dis-je! Je sais bien que je n'en suis pas digne. Elle si jolie, si bonne, si aimable!... Et moi, je suis si pauvre, si grossier... Mais je l'aime plus qu'aucun autre, voyez-vous, et si j'ai la, dans mon cœur, quelque chose qui me dit que personne ne la rendrait plus heureuse que moi.

—C'est encore vrai, dit la grosse Flamande avec attendrissement.

—Vous voyez donc que je ne pourrais pas vivre, si vous la donniez à un autre.

—Eh bien, mon ami, ne te désespère pas. Je parlerai à Marguerite, et nous tâcherons d'arranger cette affaire-là.

—Si vous réussissez, vous pourrez vous vanter de m'avoir sauvé la vie.

—Si je réussissais!... Mais j'y compte bien... Va, on ne laisse pas se noyer un beau et honnête garçon comme toi. Tu deviendras mon gendre.

Ces paroles rendirent le pêcheur comme fou; il ne trouva rien de mieux à faire que de sauter au

cou de sa future belle-mère, qui se laissa embrasser de la meilleure grâce du monde, et l'embrassa aussi, à son tour, la larme à l'œil. Cet homme d'une trempe si vigoureuse, si énergique, qui venait de passer en quelques instants par toutes les alternatives de l'anxiété et de l'espérance, n'était pas plus capable qu'un enfant de contenir la joie qui remplissait son cœur; elle débordait à flots comme un liquide quand on brise le vase qui le renferme.

Ainsi, le bonheur d'un homme tient souvent à bien peu de chose. Lorsque le pauvre pêcheur de Gravelines s'éloigna du *Pommier fleuri* pour rentrer chez lui, il n'eût pas échangé sa position contre celle du plus puissant monarque de la terre. Peut-être sa joie eût-elle été plus modérée, s'il avait réfléchi que Marguerite pourrait bien le repousser; mais cette pensée ne lui venait pas. Il ne l'eût même pas accueillie, selon toute probabilité, si elle se fût présentée à son esprit, et certes il aurait agi sagement. A quoi bon se désoler sans motif plausible?

II.

UN EFFET DE L'ENVIE.

L'événement justifia les prévisions de la mère Giraud et les espérances de Dutaillys, en mettant le comble au bonheur de celui-ci. Trois mois après, il devint l'époux de la femme qu'il aimait si ardemment. Mais qu'on ne s'imagine pas que la douce Marguerite n'ait épousé le beau pêcheur que pour l'empêcher de se noyer. Elle était bien fille à le faire, tant il y avait dans son cœur de bonté et d'abnégation; mais son consentement à cette union ne lui point un acte de dévouement. L'amour seul avait été le mobile de sa conduite.

Voici, du reste, comment les choses s'étaient passées. Lorsque sa mère lui avait fait part de la demande de Dutaillys, elle était loin de s'attendre à une confidence de ce genre, son cœur n'ayant encore distingué personne, aussi l'étrême surpri-

FAITS DIVERS.

—Le 15 de ce mois, des ouvriers occupés à creuser des fondations derrière la maison de M. Picon, sur la place du gouvernement à Alger, ont trouvé au pied d'un des piliers de l'ancien bague de la légation, une assez grande quantité de pièces d'argent, dont la forme très irrégulière a embarrassé beaucoup de curieux. Ce sont de vieilles piastres espagnoles coupées pour les besoins de la compagnie française d'Afrique dans son commerce avec les indigènes de divers points de l'Algérie, et que ceux-ci appelaient *Rial chiki*. Quoiqu'il manque à ces pièces quelques parties retranchées dans l'opération de la coupe, on y reconnaît facilement les armes d'Espagne écartelées de Castille et Léon, sur une face, et sur l'autre la croix et les colonnes d'Hercule avec une portion de la légende *ne plus ultra*. Ces vieilles piastres avaient été mises dans une peau de bouc, dont on a retrouvé quelques vestiges. M. Picon a fait hommage de cinq de ces pièces au musée d'Alger. Il y en a une de la coupe d'Alger, trois de la coupe de Bone et une de la coupe de La Calle qui avait le plus de valeur.

—On lit dans le *Journal de France*:

«L'ordre des chevaliers de Malte est à la veille de subir une réforme. Cet ordre, soutenu par son grand prieur, le cardinal Ferretti, dirige de nouveau, dans ces derniers temps, ses efforts vers un but chevaleresque et religieux. D'abord, on a discuté la question de savoir si l'ordre ne pourrait pas être employé à défendre le trône papal et l'Etat de l'Eglise. Maintenant on s'occupe sérieusement de rétablir le siège du grand-maître à l'endroit où a existé l'hôpital de St Jean, c'est-à-dire à Jérusalem même, et de réorganiser d'une manière conforme à notre époque l'ordre des chevaliers de Saint-Jean. Un membre distingué de l'ordre a été envoyé en Palestine pour inspecter les lieux.»

—Le chemin de fer de Lyon à Genève, qui unit la France à deux états voisins, la Suisse et le Piémont, et par eux à l'Allemagne et à l'Italie, et qui met en communication, par la voie la plus rapide, Paris, Marseille et Lyon, c'est-à-dire les ports de l'Océan et de la Méditerranée avec Genève, Lausanne et Berne, et bientôt avec Chambéry et Turin, est achevé pour tous parcours, après plusieurs années de travaux. Il a été consacré le 16 mars.

—Une secousse très-vive de tremblement de terre s'est fait ressentir à Smyrne le 18 mars.

M. Moïse Fresco, doyen des rabbins de Constantinople, est mort dans cette ville le 7 mars. C'était un homme plein de savoir et généralement estimé.

—La vingt-cinquième session du Congrès scientifique de France se tiendra à Auxerre. Elle durera dix jours et s'ouvrira le 2 septembre prochain.

Les membres des compagnies savantes qui voudront se rendre à Auxerre pour prendre part aux travaux de cette session, ne payeront que demi-place aux chemins de fer pour aller et pour le retour. Ils devront être munis, pour jouir de cette faveur, d'une carte d'admission, qui leur sera envoyée sur la demande qu'ils peuvent dès à présent en faire au secrétaire du Congrès à Auxerre.

—La grande duchesse Olga, sœur de l'empereur de Russie, doit arriver prochainement à Paris.

—On lit dans la *Revue et Gazette des théâtres*.

«Le père Gravina, bénédictin de l'abbaye de Monte-Casino (Deux-Siciles), vient d'entreprendre un ouvrage arthologique d'une grande importance. Il veut publier, en photographie, tous les tableaux célèbres contenus dans la magnifique domo de Monreale, près de Palerme; tous ces ouvrages seront accompagnés d'une notice artistique et historique. Cette entreprise coûtera 30,000 francs (128,000 francs). Le roi de Naples, qui prend un grand intérêt à cet ouvrage, a mis à la disposition du courageux artiste la somme de 4,000 francs (20,000 fr.) déclarant que sa volonté est telle qu'il exige que ce travail soit achevé, quel qu'il en coûte.»

—La *Sentinelle du Jura* rapporte le fait suivant:

«Le 9 mars, Jacques Guppiolte, cultivateur à Longwy, était occupé à creuser une fosse dans le clos attenant à son habitation, lorsque sa pioche rencontra un pot en terre qui était enfouie à un mètre de profondeur. En jetant ce vase sur le bord de la fosse, il vit tomber un grand nombre de monnaies d'or et d'argent.

«Cet homme fut aussitôt persuadé qu'il venait de découvrir un immense trésor. La nuit, qui s'avancait, ne lui permit pas de continuer ses recherches. Il se borna à recueillir les pièces les plus faciles à trouver et revint le lendemain pour continuer ses investigations.

«Ses peines ne furent pas perdues. Il trouva encore une assez grande quantité d'autres pièces et un écu en argent. La description qu'on nous donne des monnaies, toutes d'un type différent, est trop vague pour que nous puissions reconnaître à quelles époques elles appartiennent. Une d'entre elles porte la date de 1578 et à l'exergue les mots: *Philippus rex*; il s'agit alors de Philippe II, roi d'Espagne. Les monnaies recueillies sont au nombre de soixante.»

—Le correspondant du *Times* à Canton, donne de curieux détails sur l'état des prisons de cette ville chinoise:

«Une proclamation arrachée à Peh-Kwa avait accordé une amnistie générale à tous ceux qui avaient été punis pour avoir trahi leurs alliés les étrangers. Les commissaires des trois puissances alliées résolurent en conséquence de s'assurer si l'amnistie était pleinement exécutée.

Le correspondant du *Times* dit qu'il lui est impossible d'aborder sans répugnance les détails qu'il a à donner. Il n'a trouvé dans les prisons que des malheureux qui mouraient de faim et qui étaient couverts de vermine et de toutes espèces de maladies entassées.

La prison chinoise, dit-il, se compose d'un ensemble de petites cours entourées d'une muraille générale. Autour de ces petites cours sont disposées des espèces de loges semblables à celles dans lesquelles, en d'autres pays, on enferme les animaux féroces. Ces repaires sont grillés de bâtons de bambou, qui sont tellement rapprochés qu'il est impossible que la lumière parvienne jusqu'au fond. On permet aux prisonniers ordinaires de rester dans les cours pendant le jour. Les plus coupables sont relâchés pendant la nuit, et de faire et une courte chaîne. Une odeur épouvantable s'exhale de ces affreux séjours.

La visite de lord Elgin a eu lieu en plein jour. L'ambassadeur crut d'abord que toutes les loges étaient vides. Il lui sembla cependant avoir entendu du bruit dans l'une d'elles. Lord Elgin s'en approcha et recula aussitôt frappé

ar l'odeur qui s'en échappait. Il la fit ouvrir et aperçut un spectacle horrible. Un cadavre gisait là à moitié mangé par des rats, et d'autres prisonniers étaient assis tout autour.

L'aspect horrible de leurs plaies et des lambeaux qui couvraient encore leurs corps amaigris au-delà de toute description, était moins poignant cependant que l'expression de leurs yeux. L'horreur de leur regard épouvantait les spectateurs. Un sergent français fut pris d'une telle fureur que l'on craignait qu'il n'assailît les gardiens avec sa bayonnette.

Il y avait quatre jours que ces malheureux étaient sans nourriture, et ceux d'entre eux qui n'avaient pas su réprimer les cris que la faim leur arrachait avaient reçu deux nouveaux coups.

Depuis le commencement de l'année quinze prisonniers étaient morts dans cette cellule.

Les commissaires alliés passèrent en revue six mil prisonniers qui tous leur arrachèrent des cris d'horreur. Il paraît tout à fait certain, dit le correspondant du *Times*, que depuis le commencement des derniers troubles six européens, dont deux français et quatre anglais, sont morts dans ces affreux prisons.

—On écrit de Berlin, le 8 avril:

«Le prince et la princesse Frédéric-Guillaume ont reçu de LL. MM. l'empereur et l'impératrice des français un magnifique cadeau. Il consiste en quatre peintures sur porcelaine, représentant l'empereur, l'impératrice, la reine Victoria et le prince de Galles. Ces beaux portraits ont été placés dans les salles d'apparat de l'appartement qu'occupe le prince dans le château royal de Berlin.»

—Le *Phare de la Manche* donne les détails suivants sur la fête qui se prépare à Cherbourg et qui coïncidera avec l'achèvement de la voie de fer de Caen à ce port maritime: «C'est bien positivement au mois de juillet prochain qu'aura lieu l'immersion de l'arrière-bassin de flot du port militaire, vaste rectangle pratiqué dans la direction nord et sud, sur 400 mètres de longueur et 180 mètres de largeur. Ce colossal ouvrage, dont les travaux de creusement, ouverts le 28 juin 1837, se poursuivent sans relâche depuis vingt et un ans, est assurément, après la digue d'été, l'œuvre la plus remarquable de l'hydraulique la plus gigantesque qu'ait jamais exécutée la main de l'homme.

«L'inauguration de cet immense bassin ne se fera ni seulement en même temps que celle du chemin de fer, ni coïncidera aussi avec l'inauguration de la statue équestre de Napoléon Ier, déjà exécutée, et qui arrivera à Cherbourg dans le courant du mois de juin. Ce beau monument bronze à 3 mètres de hauteur; le piédestal de la statue aura également 3 mètres d'élévation, de sorte que la statue du héros planera dans l'espace à 6 mètres au-dessus du sol.

«Cette triple inauguration de l'arrière-bassin du port du chemin de fer et de la statue de l'homme prodigieux qui a dompté l'univers, sera solennisée en présence de l'Empereur; dont le voyage à Cherbourg aura lieu vers mi-juillet. On lancera en même temps le vaisseau à vapeur *la Ville de Nantes*, de 90 canons; et l'on annonçait positivement que les escaliers d'évolutions de la Méditerranée et l'Océan viendront ajouter par leur présence au pompeux éclat de cette grande fête.

—Le *Journal de Seine-et-Marne* contient, sur le dressage immédiat des chevaux les plus difficiles, un article dont nous extrayons le passage suivant, qui résume la théorie préconisée par l'auteur sous le titre de *Système piropet*:

«La tête du cheval est attachée à l'extrémité de la par antérieure de la colonne vertébrale qui représente le cou; par les bords et muscles qui se continuent vers la base de l'animal, relevant ou abaissant la tête. Or, au moment où l'animal se redresse, le cou se relève et l'homme s'exerce, exactement sur le sommet de la tête, sur les oreilles, et sur l'espace qui relie la tête à l'encolure, amène aussitôt le relâchement de ces muscles et de ces artères, et le cheval se relâche et se laisse aller à sa volonté, le plus vigoureux, le plus fougueux, allonge aussitôt la tête, baisse la tête, avance les épaules, cède de patin, cela avec une sorte de volupté.

«Cet exercice du frottement des doigts sur la nuque d'être pratiqué pendant dix à quinze minutes et deux fois par jour; alors le cheval attelé ou monté sera tout à fait vaincu, très humble serviteur.

«Le fait que je signale, et qui est de la plus grande exactitude, peut être vérifié par chacun et à la minute même.»

—Un rapport de l'administration des postes d'Angleterre constate que la poste a délivré, en 1857, 410 millions de lettres anglaises, 43 millions en Ecosse et 51 millions en Irlande, soit 504 millions pour la totalité du Royaume-Uni.

Le moyen annuel est par conséquent de 24 lettres par individu et par an en Angleterre, 7 par individu en Ecosse et 16 par individu en Irlande, soit 17 lettres par individu et par année dans tout le Royaume-Uni.

L'augmentation, sur l'année 1856, est de 5 1/2 p. 100 pour l'Angleterre, 24 p. 100 pour l'Ecosse et 7 p. 100 pour l'Irlande la moyenne générale étant de 5 1/2 p. 100.

—Nous croyons devoir mentionner l'accident suivant, qui pour mettre nos lecteurs en garde contre une dangereuse habitude, fort répandue aujourd'hui.

Il y a peu de jours, dans le train de midi et demi, de Paris à Versailles, les voyageurs d'un wagon se trouvèrent à coup inattendu par une forte exhalaison sulfureuse. Bientôt la vapeur se changea en flammes. L'habit d'un voyageur était en feu, par suite de l'explosion d'un paquet d'allumettes chimiques. On déchira le vêtement enflammé et on le jeta hors du wagon. Malgré toute la diligence qu'on apporta à secourir le malheureux, il fut plusieurs heures de sa vie sans gravement brûlée. Quelques jours après, le voisin du voyageur imprudent vint retirer de l'argent de sa poche, s'aperçut que dans les cinq francs qu'il avait sur lui avaient été consumés les notes par la vapeur sulfureuse.

«Nous trouvons dans les journaux portugais deux exemples remarquables de fécondité. A Porto, la femme d'un tonnelier nommé Antonio Monteiro a mis au monde deux jours, trois enfants, savoir un garçon et deux filles, tous bien portants et parfaitement constitués. Dans une autre ville de la Péninsule, une pauvre femme a donné le

—La malle de l'Inde est arrivée dimanche de Marseille à Paris, en dix heures. C'est le trajet le plus rapide qu'elle ait fait jusqu'à ce jour, plus de vingt heures à l'heure. Une seule voiture de l'administration des postes françaises accompagne la malle anglaise.

—On annonce le mariage d'un fils du célèbre Kléber avec la fille d'un chambellan russe.

—M. Jules Gérard, le tueur de lions, que tout le monde a cru mort récemment, était traité chez Philippe, rue Montorgueil, par quelques officiers russes qui vont partir avec lui pour ses grandes chasses d'Afrique. Au dessert, M. Léon Bertrand a amené une jeune panthère privée qui lui appartient et qui est tellement douce que tous les convives ont pu jouer avec elle absolument comme avec un chat. Les jeunes officiers russes, dont le vous parle plus haut, attendent seulement pour partir que leurs carabines soient sorties des ateliers de Devismes.

ANTIQUES ROMAINES.—Il y a quelques jours des ouvriers employés à des démolitions à Londres ont découvert d'intéressants restes romains. Ces pièces antiques consistent en des monnaies de cuivre et d'argent, au nombre d'environ quarante, des poteries, des urnes, etc. Ces objets étaient à peine enterrés à quelques pieds dans la terre; leur origine remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Parmi les médailles, il en est une qui représente une magnifique tête de Nerva; une autre représente Décimus et une autre Valerianus. Celle-ci porte cette légende: IMP. C. P. LIS VALERIANVS AVG.

Une autre de Gallienus porte au revers une figure de femme et ces mots: SECVRAV PERSES.

Une autre, du même empereur est ornée d'un cerf et de cette légende: DIANE CONSERVAV.

Une douzaine de médailles sont de Victorinus, de Claudius et des trente tyrans.

Enfin quelques médailles sont tellement frustes qu'il est impossible de reconnaître à quel règne elles appartiennent.

Il est curieux de voir de l'eau se trouvant dans les urnes absolument semblables à celles découvertes dans les vieilles villes romaines.

Saint-George's-Gate les ouvriers ont trouvé les restes des vieilles fondations qui semblent avoir appartenu à une forteresse bâtie sur l'emplacement que devait occuper plus tard St-Mary Magdalene.

LE SORCHO DE LA CHINE.—Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler du sorcho de la Chine, la plus récente et la plus belle conquête de notre agriculture. Mais ce qu'on sait moins généralement, c'est que le sorcho n'est pas une plante nouvelle en Europe. Son introduction même date d'une époque assez ancienne. Des essais de culture en grand ont été tentés au commencement de ce siècle dans les fertiles plaines de la Lombardie, puis abandonnés, et il est très-vrai que l'on ne pensait plus au sorcho sacré, lorsqu'il y a six ans, notre consul à Shang-Hai (Chine), M. de Montigny, adressa à l'une de nos sociétés savantes (la Société géographique), si notre mémoire ne nous trompe pas) une petite caisse de graines. Depuis ce moment le sorcho se propagea avec une rapidité merveilleuse, comme le prouve le fait cité par M. Dumas à l'Académie des sciences, à savoir qu'un seul industriel, M. Le Play, qui a porté dans nos départements méridionaux ses procédés de distillation, a traité dans la campagne 1857-1858 1,300,000 kilogr. de cannes. On peut donc considérer le sorcho comme une plante définitivement acquise à notre sol, végétant vigoureusement sous toutes les latitudes de la France et murissant parfaitement sa graine dans toute la région du midi.

Mais si nous en croyons M. Dupeyrat, le zélé directeur de la ferme-école de Beyrie (Landes), le sorcho, après avoir débuté chez nous d'une manière si brillante, serait appelé à détonner ailleurs la canne à sucre. Dans un mémoire adressé au Journal d'agriculture pratique, M. Dupeyrat, se fondant sur divers essais, estime que le sorcho de la Chine est aussi riche en matière sucrée que la canne à sucre. Partant de là, il cherche à établir que la culture du sorcho serait plus avantageuse pour les colonies que celle de la canne, attendu que cinq mois de végétation suffisent au sorcho, et qu'il faut dix-huit mois à la canne à sucre, dans les terres non arrosées, pour acquérir la maturité voulue.

Voici maintenant sur quels chiffres M. Dupeyrat appuie sa thèse: à l'île de la Réunion, un hectare de cannes donne en trois années et en trois coupes 7,500 kilogr. de sucre, soit annuellement 2,500 kilogr. de sucre. Le sorcho de Chine cultivé à Beyrie a donné 50,000 kilogr. de cannes à l'hectare. Dans ce poids ne sont comprises ni la paille, ni les feuilles, ni la partie supérieure des cannes vertes, de sorcho contiennent 10 kilogr. de matière sucrée, et si l'on renouvelle la plantation en France tous les ans, ce serait justement le double du rendement triennal des colonies.

Or, si en France, sous un climat beaucoup

moins favorable, le sorcho assure de pareilles récoltes, il est très-probable que dans les régions subtropicales sa végétation sera plus intense, que l'on pourra faire deux coupes par an, et que sous l'influence d'une température constamment élevée le jus acquerra une plus grande densité. Enfin, en tenant compte de la modicité des frais de semence du sorcho, frais infiniment moins élevés que ceux qu'entraîne la plantation des cannes à sucre, il devient évident que les expériences et les chiffres de M. Dupeyrat montrent l'avenir du sorcho sous un aspect tout nouveau. Son travail mérite donc de fixer l'attention des colons; eux seuls sont en position de se livrer aux essais comparatifs, qui, conduits avec la prudence requise, trancheront la question soulevée par M. Dupeyrat. Dans le cas où les résultats de l'épreuve seraient favorables au sorcho les colonies devraient se hâter d'admettre une plante qui, cultivée ici, pourra leur faire une concurrence bien autrement redoutable que celle de la betterave; en s'emparant à leur tour du sorcho, les colons regagneraient le terrain qu'ils sont menacés de perdre, puisqu'ils conserveraient dans la lutte qui se prépare tous les avantages résultant du climat, auquel nulle industrie ne saurait que très-imparfaitement suppléer.

G. DE LAGNY.

VARIÉTÉS.

CHASSES AU LEOPARD.

(Extrait du Journal des Chasseurs.)

..... Rien ne fut plus facile que de déterminer le roi d'Oude à continuer son excursion dans l'intérieur du pays. Il s'était montré si heureux de ses exploits à la chasse, avant l'arrivée du résident, qu'il désirait joindre d'exercices plus dangereux.

—Nous chasserons le daim, le sanglier et même le tigre avant de retourner à Lucknow, s'écria-t-il dans un moment d'enthousiasme.

On leva donc le camp, et nous nous dirigeâmes vers le nord, dans l'intention d'atteindre la contrée où se trouvent les animaux sauvages. La nombreuse suite du roi rendait notre marche très-lente, on avait amené des daims dressés employés ordinairement à attirer les daims sauvages, les faucons et les cheetahs, sorte de léopards élevés à chasser le daim. Ces carnassiers suivaient notre troupe dans des cages placées sur des chariots, et ils avaient leurs conducteurs et leurs valets. Venaient ensuite le harem du roi, composé de ses femmes et de ses nombreuses esclaves, des danseuses et des chanteuses, avec leurs suivantes, et tout cela formait une petite armée; les troupes de la garde portaient une splendide livrée bleue et argent; les éléphants, sur le dos desquels étaient placés les tentes et les bagages, les chariots, employés comme bêtes de charge, sans ceux à l'usage des courriers, et les nombreux chevaux de selle. Si l'on ajoute à cela les éléphants, les chevaux et les palanquins des Européens, il sera facile de comprendre que notre marche ressemblait plus à celle d'une armée indienne qu'à une simple partie de chasse.

Notre arrivée jetait la consternation parmi les habitants des villages. Le roi et sa suite n'étaient jamais venus dans cette contrée si reculée, et la marche d'un souverain oriental dans ses domaines est un triste événement pour la population. Les gens de la cour, dans l'Inde, se regardent comme une race privilégiée. Ces personnages croient avoir droit à toute chose, et en aussi grande quantité qu'il leur plaît; aussi pillent-ils et maltraitent-ils de tous côtés les malheureux Hindous. Si se trouve quelque difficulté à surmonter, une route impraticable à remettre en état, ou un passage à ouvrir où il n'y en avait jamais eu, tous les paysans sont ordinairement mis en requisition: hommes, femmes et enfants sont appelés à l'ouvrage aussi longtemps que le nakhav l'exige, et ils reçoivent pour tout salaire des punitions et des mauvais traitements, toutes les fois que leur tâche n'est pas assez rapidement accomplie.

Nous arrivâmes enfin au bord d'un autre lac, éloigné de 40 ou 50 milles de celui que nous avions quitté dans le voisinage de Lucknow. La nappe d'eau devant laquelle nous nous trouvions avait au moins le double d'étendue de la première, et son aspect était plus sauvage. Les cimes neigeuses de l'Himalaya devenaient plus distinctes à mesure que nous avançons vers le nord; la campagne était plus montagneuse, et les jungles et

les forêts faisaient plus souvent place à des terres cultivées. Depuis plusieurs milles, nous suivions des routes tracées à la hâte par les ordres du nakhav pour le passage de notre nombreuse caravane. On nous sacrifiait des champs de riz, on traçait un chemin au milieu des arbres de magnifiques futaies, on moissonnait les récoltes de blé indien. La destruction de la propriété était une considération secondaire, en regard au bien-être du souverain.

Le camp fut dressé à quelque distance du lac dans le même ordre que le premier, à la différence près que le résident n'était plus avec nous. Le roi recommença à chasser, malgré la nature marécageuse du sol, qui présentait une difficulté de plus. Les hérons étaient fort nombreux, et on lança les faucons contre eux. Pendant plusieurs jours cette chasse intéressante fut notre seule distraction. Nul parmi nous, le roi excepté, n'avait jamais vu de faucons dressés avec une telle perfection. Le vol précipité de l'oiseau, du moment où il était mis en liberté, les courbes et les cercles qu'il décrivait, lents d'abord, puis plus rapides quand il apercevait le héron, sa marche précipitée pour prendre position au-dessus du fugitif, tout cela offrait à nos yeux un spectacle fort curieux. Nous attendions ensuite le moment où le héron, se précipitant sur elle avec la rapidité de la flèche; les serres et le bec enfoncés dans le dos du héron, notre lanier tombait alors en tournant avec lui. Cette scène était fort émouvante, et il était impossible de l'oublier lorsqu'on en avait été témoin. Au moment où le dénoûment approchait, nous montions à cheval pour être témoins de la chute, et nous galopions de toute la vitesse de nos chevaux pour voir mourir la victime et séparer de sa proie le faucon souvent couvert de blessures.

Les serviteurs examinaient ce brave guerrier épuisé pour s'assurer de son état, et ils pouvaient souvent à peine parvenir à l'empêcher, quelque meurtri qu'il fut, de se jeter avidement sur le morceau délicat qui lui était choisi dans les entrailles de l'oiseau conquis.

Nussir-Deen, qui était un fort bon cavalier, prenait un très-grand plaisir à ces exercices. Nous nous réunissions le soir pour dîner dans la tente de Sa Majesté, où le service de la table se faisait exactement comme à Lucknow. Il n'y manquait rien en fait de viandes et de bonnes choses, et le vin coulait à pleins bords. A voir la grande table couverte de mets, les nombreuses bougies, la porcelaine et l'argenterie, les danseuses et les suivantes agitant les éventails de plumes de paon, nous croyions être dans le palais du roi plutôt que sur les rives d'un lac sauvage entouré de jungles et de forêts.

Le roi projetait de continuer son voyage vers le nord pour rencontrer des sangliers et des tigres; mais les daims se trouvaient en abondance près de notre campement. Nous devions les chasser de trois manières différentes: d'abord à l'aide des cerfs apprivoisés, ensuite avec le secours de cheetahs, et enfin nous-mêmes, à pied et à cheval. Tel était le programme des plaisirs de la semaine qui allait commencer, car le roi était blasé sur la chasse au faucon.

Je n'ai jamais vu nulle part de daims apprivoisés, excepté dans les chasses du roi d'Oude. Les contrées où nous nous trouvions étaient peuplées d'animaux inoffensifs, parmi lesquels je citerai les daims. Des piqueurs habiles entraînaient dans la forêt pour rabattre les animaux, sans violence et sans bruit, dans un des espaces ouverts qui se trouvent à la lisière des bois. La harde, protégée par ses gardiens, les mâles les plus forts et les plus belliqueux du troupeau, se croyait pourtant très en sûreté dans la clairière où on l'avait conduite.

Nous emmenâmes avec nous une douzaine de mâles bien dressés. Ceux-ci, sachant ce qu'on attendait d'eux, s'avancèrent au petit trot dans l'espace découvert; ils se trouvaient bientôt en présence des animaux qui gardaient le troupeau et dont les plus courageux s'élançaient à leur rencontre. Étaient-ce avec des intentions pacifiques ou bien pour disputer la possession de leurs pâturages aux nouveaux-venus? je ne saurais le dire; mais, après quelques minutes, les deux hardes se mettaient à combattre avec acharnement. Chacun des animaux apprivoisés avait un adversaire et se tenait sur la défensive, non dans un simulacre de guerre, mais pour soutenir une attaque furieuse. Nous nous dirigeâmes alors à cheval vers le champ de bataille; le troupeau, retiré sur la lisière du bois, prenait la fuite, mais les

combattants maintenaient leur position et continuaient à se porter des coups.

Cent indigènes s'approchaient peu à peu des animaux sauvages, dans un but qu'aucun chasseur ne saurait approuver; les daims, trop animés au combat pour s'occuper de ces nouveaux ennemis, tombaient bientôt sur le sol, le jarret coupé à coups de couteau. Ces malheureux animaux faisaient pitié à voir, renversés sur la terre, incapables de se relever pour continuer le combat, et les flancs labourés par les daims apprivoisés.

Ces derniers étaient rappelés aussitôt: on ne leur permettait pas de poursuivre la victoire. Ils obéissaient à la voix de leurs maîtres, et se laissaient conduire comme des chiens; plusieurs d'entre eux portaient sur leurs poitrines déchirées, les marques d'un combat trop réel. On les emmenait triomphants, caracolant avec orgueil, secourant joyeusement leurs andouillers, et très-tentés de recommencer le combat, fut-ce même les uns contre les autres.

Le contraste présenté par les animaux abattus était vraiment pénible. Ils avaient perdu toute leur fierté et la grâce de leurs mouvements; toute l'énergie de ces nobles bêtes était concentrée dans leurs regards, et leurs grands yeux noirs fixés sur nous semblaient nous reprocher les moyens peu loyaux que nous avions employés contre eux. En effet, cette chasse ne pouvait être regardée que comme une boucherie. En n, le roi donna le signal, et l'on coupa la gorge des malheureux daims; c'était la seule chose à faire pour eux. Les laisser vivre dans ce triste état eût été de la cruauté.

Telle est la description de la chasse aux daims apprivoisés du royaume d'Oude; mais on m'assure qu'on se servait aussi de ces animaux pour prendre leurs adversaires vivants et sans blessures. Afin de réussir dans cette chasse, deux hommes s'avancent derrière le daim, pourvus d'un filet solide, et le lui jettent sur la tête de manière à le renverser. S'il reste debout, il se retourne sur ses assaillants et met souvent leur vie en danger. Ce qu'il y a de plus difficile dans cette chasse c'est de ne pas couvrir avec le filet les andouillers du daim apprivoisé; ce filet ne peut donc pas être lancé pendant que les deux animaux combattent tête contre tête; il faut attendre qu'ils s'éloignent momentanément pour prendre leur élan et se précipiter de nouveau l'un contre l'autre comme cela arrive toujours.

Le léopard dressé, autrement dit le cheetah, est trop connu dans les collections zoologiques d'Europe pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une description détaillée. Il diffère du léopard commun en ce que sa tête est plus petite et plus hideuse, et les taches de sa fourrure plus claires et moins variées. Le cheetah est plus grand et plus fort que le léopard ordinaire. J'ai entendu dire qu'à Ceylan, quand ces animaux manquent de nourriture, ils pénètrent jusque dans les villages de l'intérieur et y enlèvent des habitants. Leur taille et leur audace sont telles que ces faits ne paraissent pas invraisemblables, quoiqu'on n'ait pas d'exemple d'accidents de ce genre dans l'Inde septentrionale. Peut-être les tigres tiennent-ils leurs sujets en respect et réservent-ils pour eux seuls la chasse de l'espèce humaine.

Il n'est pas facile de diriger le cheetah quant il est sorti de sa cage. Son gardien le retient comme un chien, attaché par une forte chaîne. L'animal se montre assez docile tant qu'il galope en plaine; mais si quelque chose attire son attention, un bruit dans la forêt ou une piste sur la terre, il marche plus lentement, relève la tête et regarde fiévreusement autour de lui. Quelques minutes plus tard, il est impossible de le contenir. Le gardien est préparé à cette éventualité; il tient dans la main gauche un morceau d'écorce de noix de coco dont l'intérieur est saupoudré de sel, et il l'applique sur le nez du cheetah, qui perd ainsi la trace qu'il vient de sentir et oublie l'objet qui l'avait arrêté. On a recours à ce moyen dès que l'animal montre quelque symptôme d'excitation, et il redevient aussitôt d'un grand docile.

La casse qui a lieu, lorsque le cheetah et son gardien sont arrivés inaperçus à peu de distance de leur proie, est un des spectacles les plus excitants dont j'aie jamais été témoin. Le daim fuit pour sauver sa vie et bondit par dessus tous les obstacles qui se trouvent sur son chemin. Il court, saute, nage tour à tour et passe à gué les courants d'eau avec une énergie fénétique. Mais en même temps, le cheetah s'anime; le daim doit naturellement devenir sa proie. Il franchit tout ce qui peut l'arrêter, bondit comme un chat parmi les buissons. Il se jette même, souvent à l'eau plutôt que d'abandonner sa victime.

Le rôle du cavalier demande aussi de l'adresse; malgré tout le soin qu'on avait pris de mettre le roi à même de suivre toutes les phases de la chasse, en choisissant bien le terrain et en faisant disparaître les obstacles principaux, il n'était pas toujours facile de se maintenir en selle. Bien entendu, on avait renoncé à construire des routes royales pour la chasse, et Sa Majesté était forcée de se contenter du sol tel que la nature l'avait fait. Nous nous précipitâmes tous pèle-mêle, mais cependant en troupe, car le roi ne nous aurait jamais pardonné de l'avoir devancé à travers les nullas ou lits desséchés des torrents, et les longues herbes sèches et dures qui croissent en touffes et offrent une très-grande difficulté à la marche des chevaux. Le cheetah passait par dessus sans prendre pied nulle part en apparence. Quelquefois nous nous trouvions engagés dans d'épaisses broussailles de deux ou trois pieds de hauteur, parmi lesquelles nos montures sautaient à droite et à gauche, sans s'inquiéter de la route, car on ne voyait pas même un sentier autour de soi. Enfin le daim était pris. Il n'était que temps, car si l'animal avait pu pénétrer dans ces herbes inextricables, il nous eût été impossible de le poursuivre. Il était rare que le daim échappât jamais à nos poursuites, et ordinairement la pauvre bête, poursuivie par son ennemi, la tête haute, les larmes aux yeux, paralysée par la crainte, s'élançait d'un pas mal assuré par-dessus un buisson placé à la lisière de la forêt où son bois s'enchevêtrait. Mais bientôt il se débarrassait, car le cheetah était à ses trousses, et cette course folle continuait jusqu'à ce que le terrible léopard eût enfoncé ses dents et ses griffes dans sa chair.

La marine militaire de Hollande possédait au 1^{er} janvier 1858: 5 vaisseaux de ligne, dont 2 de 84 et 3 de 74; 12 frégates, dont 4 de 50 et 8 de 36 et 4 de 22 de classe; 8 bricks de 12 à 18; 12 schooners, 2 bâtiments de transport, 55 chaloupes canonnières, dont 54 de grand modèle et 14 de petit modèle. Bâtiments à vapeur: 3 frégates de 51 à 45, 2 corvettes de 19, 8 bateaux à hélice, dont 4 de 12, 3 de 8 et 1 de 7, 12 bateaux à vapeur, dont 5 de 8, 5 de 6, 1 de 5.

Le personnel de la marine royale est composé de la manière suivante: l'amiral, le prince Frédéric, 1 lieutenant-amiral, le prince Jherri, et le capitaine de frégate à la suite, le prince d'Orange; 2 vice-amiraux, 4 commandants, 20 capitaines de 1^{re} classe, 30 capitaines de 2^e classe, 121 lieutenants de 1^{re} classe et 165 de 2^e classe; 59 enseignes. Le corps des marins comprenait: un colonel, un lieutenant-colonel, 1 major, 7 capitaines, 14 lieutenants de 1^{re} classe et 8 de 2^e classe. Voici maintenant la situation de la marine marchande néerlandaise au 31 décembre 1857: 4 clippers, 168 frégates, 430 frégates ruses, 133 bricks, 310 schooners, 2 brigantins, 245 galiottes, 66 barques ou koffs, 277 petits bâtiments dit gaffelschip, 9 cutters, sloops et yachts, 4 gabarres, 1 navire dit scholker, 38 baleiniers, 13 navires dits bunnshopen, 59 navires de pêche dits pinks, 5 barques de trait, 40 bateaux à vapeur; total, 2,428 bâtiments, jaugeant 104,351 lastis ou 621,102 tonneaux.

THÉÂTRES.

CIRCO.—A 8 heures et demi du soir, symphonie. El rey de San Placido, drame en trois actes. La Poderosa, ballet. Una idea feliz, comédie en un acte.

NOVEDADES.—A 8 heures et demi du soir, symphonie. Baltasar, drame biblique, original en 4 actes, en vers.

PRINCIPE.—A 8 heures et demi du soir, symphonie. El Cuarto de hora, comédie en cinq actes. El Cuarto de hora, comédie en un acte.

ZARZUELA.—A 8 heures et demi du soir, symphonie. El Planeta Venus.

THÉÂTRE FRANÇAIS.—A 8 heures du soir, symphonie. La Veuve aux Camélias, première représentation du vaudeville On demande un gouverneur.

Samedi prochain, aura lieu le bénéfice de M. Verdielet.

Editor responsable, D. FRANCISCO QUELLE Y GUTIERREZ.

IMPRESA DE LA INDEPENDENCIA ESPAÑOLA.

Lope de Vega, 26,

à cargo de D. Julian Peña.

1848.

BULLETIN FINANCIER.

BOURSE DE MADRID				CHANGES SUR L'ESPAGNE.				CHANGES.				Société commerciale et industriel-				OBSERVATIONS.			
du 14 avril.				Porte. Bénéf.				Londres: à vue. 25 40				le.				DEPÊCHE TELEGRAPHIQUE,			
Publié. Non pub.				Id. du Nord, section de Granollers. 100				Id. à 90 jours. 24 90				Bourse de Francfort				PARTICULIÈRE			
				Id. du Centre, section de Mollorrell. 100				Id. à 90 jours. 5 15				du 10 avril.				DE L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE.			
3 %, consolidé comptant				Id. de Barcelonne à Saragosse. — <td colspan="4">Id. à 90 jours. 5 10<td colspan="4">Dette active: (2 1/2). 63 41/16</td><td colspan="4"></td></td>				Id. à 90 jours. 5 10 <td colspan="4">Dette active: (2 1/2). 63 41/16</td> <td colspan="4"></td>				Dette active: (2 1/2). 63 41/16							
4 %, à terme				Id. Act. 2,000 rx. versé 50. — <td colspan="4">Id. à 90 jours. 5 20</td> <td colspan="4">Société de commerce générale.</td> <td colspan="4">BOURSE DE PARIS.</td>				Id. à 90 jours. 5 20				Société de commerce générale.				BOURSE DE PARIS.			
Id. différé à terme				Id. Id. du Grao de Valencia à Jativa. 100,65 <td colspan="4">Id. à 90 jours. 5 15</td> <td colspan="4">Chemin de fer de Rhin.</td> <td colspan="4">FONDS ESPAGNOLS.</td>				Id. à 90 jours. 5 15				Chemin de fer de Rhin.				FONDS ESPAGNOLS.			
Id. à comptant				Id. Actions 2,000 rx.; tout payé. 96,50 à 96,75 <td colspan="4">Id. à 90 jours. 5 10</td> <td colspan="4">Espagne: 3 % extér.</td> <td colspan="4">5 p. § extérieur</td>				Id. à 90 jours. 5 10				Espagne: 3 % extér.				5 p. § extérieur			
Amortissable 1 ^{re} classe				Id. Sur Londres à 60 jours. 50 p <td colspan="4"></td> <td colspan="4">Id. différ.</td> <td colspan="4">Id. intérieur</td>								Id. différ.				Id. intérieur			
Id. 2 ^e classe				Id. Paris à 8 id. 5,18 p <td colspan="4"></td> <td colspan="4">Id. passivo.</td> <td colspan="4">Dette différée 26 1/4.</td>								Id. passivo.				Dette différée 26 1/4.			
Nouvel emprunt de 230,000,000				Id. Marseille à 8 id. 5,18 p <td colspan="4"></td> <td colspan="4">Id. coupons.</td> <td colspan="4">Id. amortissable 7 1/8.</td>								Id. coupons.				Id. amortissable 7 1/8.			
Emprunt Domenech.												Portugal (3).				FONDS FRANÇAIS.			
Id. non préféré avec intérêts												Aut. métalliques (5).				Consolidés 96 5/8 à 3/4.			
Id. sans intérêts												» 1851-52 (2 1/2).				BOURSE DE MADRID.			
Dette du personnel												» 1853 (3).				3 p. § consolidé 59-20 publié.			
ACTIONS DE ROUTES OU TITRES 6 1/2.												Société générale de crédit en Es-				Différée 27-15 non publiée.			
CARRILLAS.—Emission du 1 ^{er} Avril												pagne				Dette amortissable 1 ^{er} cl. 16-40.			
1853 de 1,000 rx.												Société commerciale et industriel-				2 ^e cl. 8-50.			
COROGNE.—Emission du 1 ^{er} Juin												le.							
1853 de 1,000 rx.																			
ROUTES ROYALES.																			
Emission du 1 ^{er} avril 1850																			
de 4,000 rx.																			
Id. de 2,000 rx.																			
Id. de 1 ^{er} juin 1851 de 2,000																			
réaux																			
Id. 31 août 1852 de 2,000																			
réaux																			
Des Provinces de Madrid, 8 % an																			
nuel.																			
ACTIONS DIVERSES.																			
Banque d'Espagne																			
Compagnie crédit mobilier espa-																			
gnol.																			
Compagnie générale de crédit en																			
Espagne.																			
Société commerciale et industrielle.																			
Chemin de fer de Madrid à Ali-																			
cante																			
Canal de Isabelle II.																			
Id. de l'Ebre																			
CHANGES SUR L'ETRANGER.																			
Londres, à 90 jours																			
Id. à vue																			
Paris, 60 jours																			
Id. à 90 jours de vue.																			

VERITABLE LE ROY.

PARIS. — Rue de Seine, 51. — PARIS.

Le PURGATIF LE ROY, le seul reconnu le plus efficace pour la guérison de toutes les maladies causées par l'altération des humeurs, est toujours accompagné d'une instruction de 12 pages à l'aide de laquelle les malades peuvent toujours recouvrer la santé, aussi ne saurions-nous trop recommander de bien l'étudier avant de commencer le traitement.

Mais comme il existe un grand nombre de falsifications très dangereuses, on ne doit exiger que du VERITABLE et l'on ne saurait prendre trop d'attention à l'avis qui suit :

— Ne doivent être considérées comme VERITABLES que les Boîtes d'un quart de litre, sortant de la PHARMACIE COTTIN, accompagnées d'une NOTICE indiquant le traitement et représentant : 1. Les mots *Pharmacie Cottin*, en relief sur le verre et le cachet. — 2. Une étiquette imprimée sur fond gaufré de jaune, laissant ressortir en blanc le mot : *PURGATIF LE ROY*, avec une signature à la main et la griffe *Le Roy*. — 3. N. B. Toutes les boîtes portent, entre le gouillon et le papier bleu supportant mon cachet, une étiquette imprimée en jaune avec les griffes *LE ROY, COTTIN et SIGNORET*, et sur celle de *Cottin* le *TIMBRE IMPERIAL* du gouvernement français.

AVIS. LES VERITABLES **PILULES ET BOLS** du chirurgien *LE ROY*, qui ne se trouvent aussi que dans la PHARMACIE COTTIN, ne doivent présenter des étiquettes offrant les mêmes caractères distinctifs. — N. B. Les personnes qui ne se trouvent pas assez renseignées par les notices qui accompagnent les flacons, pourront se procurer chez nos dépositaires la *METHODE CURATIVE* du chirurgien *LE ROY*, 4 volumes in-8° du prix de 2 francs; ouvrage parvenu à la 18e édition.

Depuis : dans les meilleures Pharmacies de France et d'Espagne.

N. B. — Pour l'envoi d'une valise acceptable sur Paris, à 60 jours de vue au plus et de 500 fr. on joint de la remise et de l'escompte le plus fort. La Maison n'a aucune succursale; on doit s'adresser directement rue de Seine, 51, à M. SIGNORET, Ducteur médecin, seul continuateur de la *Méthode Le Roy*.

SIGNORET.

PRISES DE PAULLINIA CLERET

SPÉCIFIQUE INFAILLIBLE

CONTRE

les Migraines, Maux de tête, Névralgies, Spasmes, Affections nerveuses.

PRÉPARÉ PAR

H. CLERET, PHARMACIEN

Membre de l'Académie nationale.

Pharmacie des Panoramas, 151, rue Montmartre.

La migraine la plus violente disparaît ordinairement au bout de cinq à dix minutes, et ne revient le plus souvent qu'après un très-long-temps.

(TROUSSEAU.)

Le PAULLINIA est un produit américain provenant de l'arbruste du même nom, indigène du nord du Brésil, près la rivière des Amazones. Le nom botanique de cette plante est *Paullinia sorbilis* de la famille des Sapindacées, son fruit sert de base à notre médicament, il mûrit en octobre et novembre et est récolté par les Guarani (race d'Indiens habitant un pays à moitié sauvage compris entre le Parana, l'Uruguay et l'Ibity), qui le préparent et le livrent au commerce brésilien.

Le PAULLINIA offre extérieurement une couleur foncée analogue à celle du chocolat, sa saveur est amère et un peu astringente.

L'analyse chimique nous a fourni les substances suivantes : 1° De la gomme; 2° de l'amidon; 3° une matière résineuse d'un brun rougeâtre; 4° une huile grasse colorée en vert par la chlorophylle; 5° du tannin; 6° une substance cristallisable jouissant des propriétés chimiques de la caféine.

Thérapeutique.

Le PAULLINIA se prescrit en poudre, pilules et sirop. Au Brésil et dans les pays voisins, le Paullinia, suivant M. Gavarrelle, est souvent employé par les indigènes et cela avec un succès remarquable contre les diarrhées et les dysenteries qui sont si fréquentes et si graves dans ces pays là, dans les gastralgies et les gastrites et dans les convalescences comme moyen de fortifier l'estomac, de faire naître l'appétit et de faciliter les digestions.

Les propriétés du Paullinia le rangent au nombre des meilleurs astringents, il leur est supérieur par son efficacité dans les cas de dyspepsie et de débilité des organes de la digestion. Il réussit très bien dans les flux divers où les astringents sont conseillés, telles sont les hémorrhoides, les hémorrhagies, les leucorrhées, etc.

Voici comment s'exprime M. le docteur Trousseau, professeur de clinique médicale de la faculté de médecine, médecin en chef à l'Hôtel-Dieu de Paris (*Paullinia*, page 127, 3. édition, 1847). Le Paullinia a depuis quelques années conquis, à Paris, une certaine popularité dans le traitement des migraines, assez longtemps ignorée sur ce point, j'ai dû être convaincu par des faits que j'ai pu observer chez plusieurs personnes de ma clientèle qui avaient pris le Paullinia sans mon autorisation, je dois à la vérité déclarer ici que de tous les moyens que j'ai vu employer contre la migraine, la poudre que l'on dit être exclusivement composée de Paullinia m'a semblé la plus efficace.

Mode d'emploi.

Si les accès de migraines sont fréquents (plusieurs dans le mois), on prend tous les matins, le quart d'une dose de Paullinia dans deux cuillerées d'eau sucrée une demi-heure avant le premier repas, afin d'éloigner les accès et dans l'espoir d'une guérison entière. De plus, on prendra au début de la migraine, si on la sent venir, ou pendant l'accès en cas de surprise une demi-dose de Paullinia délayée dans deux cuillerées d'eau sucrée, on attendra un quart d'heure après quoi on prendra l'autre moitié si le mal ne s'est point amendé.

Avant d'essayer. — Ce médicament ne se trouvant pas ordinairement dans le commerce, afin d'éviter une contrefaçon ou imitation grossière, on doit refuser toute boîte décachée ou ne portant pas la signature de H. CLERET.

S'adresser au bureau du Journal.

CAOUTCHOUC LEBIGRE Deux magasins bien assortis, 16, rue Vivienne, et 142, rue de Rivoli. Bien remarquer le nom et le numéro pour ne pas confondre. Blouses à 19 fr. Paletots à double face, chaussettes, bretelles, tissus élastiques et imperméables, coussins, ceintures de natation, bas élastiques pour varices, instruments de chirurgie, tuyaux et articles vulcanisés, peignes, etc. Vente avec garantie. On expédie franco.

SIROP H FLOW

Ce SIROP d'un GOUT AGREABLE, joint d'une vogue méritée pour la guérison des RHUMES, TOUX, CATARRHES, ENROUEMENTS, COQUELUCHE et de toutes les IRRITATIONS et affections nerveuses de la POITRINE, de l'estomac et du ventre. Admis à l'Exposition de New-York.

FABRIQUE à PARIS, 28, RUE TAITBOUT.

TOITURE PEYRAT

CARTON BITUMÉ

BREVET D'INVENTION S. G. D. G.

MAISONS : A PARIS, RUE DU MAIL 27, ET RUE SAINT-PIERRE-MONTMARTRE, 7.

A LYON, RUE DE PUZY, 32.

USINE A CLICHY (SEINE), ROUTE D'ASNIERES, N. 61.

Les bitumes et les asphaltes sont devenus d'un usage universel depuis une vingtaine d'années.

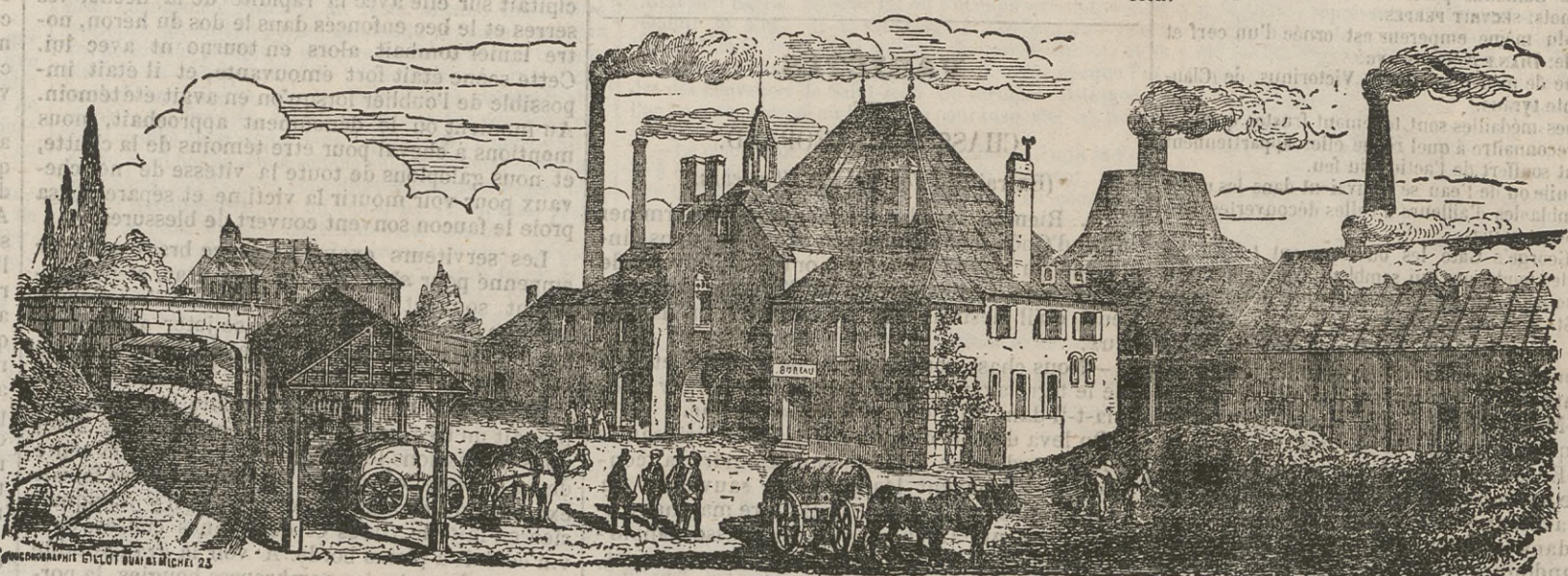
Ils réunissent toutes les qualités des produits économiques, surtout l'utilité et le bon marché.

Leur imperméabilité les fait employer comme préservatifs contre l'humidité. Leur consistance a été suffisamment attestée par leur emploi au pavage des rues et au dallage des trottoirs. Malgré l'action de la chaleur et du froid, on les a vu résister plus de temps qu'on ne l'avait cru d'abord à la circulation si active de Paris. La durée de leur usage est illimitée, si on les

emploie de façon à ne pas les exposer à un frottement continu ou fréquent.

Ces observations, faites par tout le monde, ont donné naissance au carton bitumé. Cette préparation, complètement imperméable, résiste à l'action de la chaleur et de la glace; elle a trouvé le plus heureux emploi comme couverture des toits, et elle a été acceptée déjà pour cet usage par un grand nombre de propriétaires, d'architectes et d'entrepreneurs. Tous ont trouvé par son emploi une économie notable non-seulement dans la toiture, mais encore dans la construction des murs et de la

charpente. En effet, les tuiles, par exemple, exigent des murailles épaisses et une lourde charpente pour supporter leur poids, tandis qu'avec le carton bitumé les murailles et les charpentes peuvent être construites avec une grande légèreté et économiser dans l'ensemble de la construction 75 p. 100. Ainsi, se basant sur la légèreté de la toiture et faisant économie de matières premières dans les murailles et dans la charpente, de main d'œuvre et de temps, on reconnaît qu'au bout de six ans, avec l'intérêt des intérêts, on aura retrouvé non-seulement son capital plus qu'arrondi, mais encore on aura sa maison pour rien.



MODELE DE TOITURES A L'USAGE DE L'INDUSTRIE.

MODE D'EMPLOI.

Les cartons sont d'abord disposés en feuilles de longueurs indéfinies et en rouleaux; celles-ci doivent être déroulées et placées naturellement sur les voliges, dans toute la longueur de la toiture et dans un sens horizontal, en commençant par le bas de la toiture, c'est-à-dire par les gouttières, et en remontant jusqu'au sommet du toit. Les feuilles doivent être superposées les unes sur les autres, et chaque feuille doit couvrir la feuille inférieure de 5 centimètres. Elles sont ensuite fixées respectivement sur les voliges avec des petites tringles ou liteaux en bois, trois-milles et larges de 3 centimètres, clouées à 33 centimètres (1 pied) de distance du haut en bas du toit avec des petites pointes 10-20; elles sont aussi fixées aux extrémités de la toiture, ainsi qu'aux gouttières, avec les mêmes tringles ou liteaux et des petites pointes, en repliant les feuilles sur l'extrême bord des voliges, afin que le vent n'ait pas jour sous le carton.

Au sommet du toit, il faut avoir soin, si la dernière feuille n'est pas assez large pour le replier du côté opposé, d'en prendre une autre et de la placer à cheval, en la faisant retomber à gauche, et de la fixer comme il est dit pour les autres.

Après la pose, il faut faire sur toute la toiture une couche de goudron de gaz, ou écaillon qui doit se renouveler pendant les trois premières années. (Le goudron de gaz coûte 10 fr. les 400 kil. à Paris). Avec cet entretien fort simple et peu coûteux, le carton durera indéfiniment.

Les chevrons doivent avoir 6 centimètres sur 8 environ et être placés à 70 cent. de distances; on peut aussi employer des planches fendues sur 3 cent. de large, 6 cent. de haut, placées sur champ et à 33 cent. de distance.

Les voliges doivent avoir 12 millimètres d'épaisseur, doivent être unies et se toucher.

La pente de la toiture doit avoir environ de 10 à 20 centimètres par mètre.

Le dessin placé à la première page représente une toiture en carton bitumé faite avec 4 feuilles larges de 0,80 centimètres chacune, et numérotées 1er, 2e, 3e y 4e, etc.; les lignes blanches en relief, formant la perpendiculaire avec les feuilles, re-

présentent les petites tringles ou liteaux en bois et complètent l'explication du mode à suivre pour s'en servir.

Les prix des cartons pris sur place, à Paris, sont fixés de la manière suivante :

Carton bitumé d'un seul côté, largeur 80 cent. 60 c. le mètre.

des deux côtés, à 75 c.

Le mètre de ce carton pèse à peu près 1 kil. 500 gr.

On se charge aussi d'expédier des tringles ou liteaux à raison de 3 centimes le mètre.

TOUTE DEMANDE DE 30 FRANCS ET VO-DESSOUS, doit être accompagnée de son montant, soit en mandat sur la poste ou en timbres-postes.

HUILE PEYRAT.

Avec cette huile, employée seule à chaud au moyen d'un pinceau, on donne au bois blanc une teinte de vieux chêne, une dureté métallique, une préservation contre la piqûre des insectes et une conservation indéfinie. — Prix : huile brute, le kil., 75 c.

PAPIER CHIMIQUE D'HEBERT

Seul admis dans les hôpitaux et hospices civils de Paris, par décision du conseil de cette administration, depuis le 2 mars 1842.

Pharmacie HEBERT, 19, rue de Grenelle-St.-Honoré à PARIS.

Contre les rhumatismes, sciaticques, lombalgies, névralgies, migraines, maux et crampes d'estomac, irritations de poitrine, douleurs musculaires et articulaires, accès de goutte, pyralgies et faiblesses des membres, anévrysmes, étouffements, gastrites, glandes, tumeurs serofuleuses, brûlures, plaies, coupures et blessures, cors aux pieds, ails de perdriz, oignons, durillons, etc. REDOUTER LES CONTREFAÇONS.

NOTA. — Les étuis sont bleu acier, lettres d'or, bouts à étoiles et abeilles d'or, et fermés par une étiquette à fond rouge, portant les mots : PAPIER CHIMIQUE, PHARMACIE HEBERT, et l'adresse en caractères plus petits. — Prix : 2 et 4 fr. — Dépôt en province, et dans les pays étrangers, chez tous les principaux pharmaciens.

QUEST-CE QUE LA PRESSE RAGUENEAU.

RUE JOQUELET, 10, A PARIS?



R. C'est une toute petite presse autographique portable, qui fait le tour du monde, que chacun désire et que beaucoup possèdent.

D. Que peut-on faire avec cette presse? R. On peut imprimer soi-même, partout, même en voyageant, tout ce que l'on veut autant d'exemplaires qu'on veut.

D. Comment s'y prend-on? R. On écrit à la façon ordinaire, sur papier, ce que l'on doit reproduire; on le décale sur la presse, qui la reproduit à 10, 100, 1,000, 10,000 ex. multiples et plus.

D. Mais cela doit être difficile; il faut être au courant de la lithographie? R. Du tout; le premier venu qui lit l'instruction jointe à la presse devient son imprimeur en un jour, sans autre apprentissage.

Il trouve étiquette dans la boîte ce dont il a besoin, et, de suite, sans caractères d'imprimerie, lettres de lettres, factures, tableaux, états, convocations, faire-part, invitations, affiches, ouvrages, mémoires, menus de dîners, modèles et dessins de machines, plan d'arpentage, affiches, ouvrages, mémoires et copies de pièces, reçus, quittances, etc. Tout cela peut se faire par soi-même, sans indiscrétion, promptement, facilement, économiquement. Le premier écrivain peut écrire l'original.

D. Quand on a fini de tirer, que fait-on de l'impression inutile? R. On passe une éponge dessus, l'impression disparaît, et la planche se trouve, en une minute, en état d'en recevoir une nouvelle; et cela indéfiniment, la presse pouvant durer toute une existence humaine. — Elle a encore l'avantage de servir à copier les lettres par les procédés des autres presses à copier, sur registre ou feuilles volantes. — Le plus petit format à les deux tiers du poids, la forme et la grosseur de l'Annuaire Firmin Didot.

D. Quels sont les prix? R. Les prix, avec tous les accessoires et une instruction claire et précise, le tout contenu dans une jolie boîte à clef, sont, savoir : pour tirer sur papier de l'Annuaire Firmin Didot.

18 centimètres sur 26 (in-octavo). 65 fr. 26 centimètres sur 38 (couronne). 110 fr.

22 — — 30 (in-quarto). 75 fr. 28 — — 42 (écu). 120 fr.

23 — — 33 (écarter). 85 fr. 32 — — 45 (carre). 135 fr.

23 — — 36 (tellerie). 95 fr. 34 — — 48 (grand raisin). 150 fr.

PRESSE A COPIER RAGUENEAU

Préférable à toute autre pour prendre à la fois le double de une à dix lettres en une minute.

Prix, avec tous les accessoires, registre, etc., et une jolie boîte à clef, 22 francs.

Envoi contre mandat poste ou à vue sur Paris, sur demande d'affranchie, pour la province et l'étranger.

ETABLISSEMENT THERMAL DE VICHY

Concession du Gouvernement français, loi des 10 et 18 juin 1853.

SEULE à Paris, MAISON des PYRAMIDES, rue St-Honoré, 187 (ancien 295). EAUX MINÉRALES NATURELLES de VICHY

SELS MINÉRAUX NATURELS

DES SOURCES DE VICHY

POUR BOISSON ET BAINS DE VICHY A DOMICILE

PASTILLES DIGESTIVES ET CHOCOLATS AUX SELS MINÉRAUX NATURELS DES EAUX DE VICHY

LES EAUX ET LES BAINS DE VICHY sont employés avec succès contre les affections des voies digestives, tels que : Gastrite, Gastralgie, Gastro-Enterite, etc. Les obstructions du Foie, les Coliques hépatiques, les Engorgements de la Rate et des Organes abdominaux, contre la Gravelle, les Calculs urinaires et le Catarrhe de la Vessie; contre la Goutte, le Diabète, l'Alimentation, la Chloïrose, les Pertes blanches et les Affections du Système lymphatique, etc. — DOSE : une à deux Bouteilles par jour, bues même pendant le Repas, Mélangées au Vin.

Saison de Bains à Vichy : du 15 Mai au 15 Septembre.

Les produits des Sources de Vichy ont été honorés d'une Médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1853.

LA SCIENCE DU BIEN-ÊTRE SOCIAL

PAR L. BIANCHINI

Ministre de l'Intérieur à Naples.

Ouvrage adopté pour texte du cours d'Economie au Lycée belge, précédé d'une Introduction, par un professeur du même Lycée.

QUATRE LIVRES. — Prix 5 FRANCS.

MADRID, BRUXELLES, PARIS, LONDRES, ITALIE,
L'INDEPENDANCE ESPAGNOLE, LIBRAIRIE UNIVERSELLE, CHEZ DE BORRANI, WILLIAM ALLAN'S LIBRARY, SOCIÉTÉ ÉDITRICE DE G. GUIGONE.
Callé del Sordo, 57, 87, Rue de la Madeleine, 9, Rue des Saints-Pères, 43, Paternoster Row, TURIN, GENES, MILAN.

LE PROGRÈS INTERNATIONAL

JOURNAL EUROPEEN

DE LA FINANCE, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

Ce journal qui paraît à BRUXELLES depuis la fin de 1856, s'est rapidement créé dans la presse périodique un rang exceptionnel. Indépendamment des intéressantes correspondances qu'il reçoit des divers points du globe lorsqu'ils sont le théâtre d'événements politiques ou commerciaux dignes de fixer l'attention du monde financier et industriel, il a su obtenir presque exclusivement la collaboration de l'illustre Directeur du Musée royal de l'industrie Belge, M. YOBARD,

ON S'ABONNE:

A PARIS,

Au bureau, 44, place de la Bourse.

A MADRID,

Au bureau de «l'Independance Espagnole» ou chez Alph. Duran,

A BRUXELLES,

Au bureau, rue Sainte Laurent, 20.

20 fr. par an, pour la BELGIQUE, et 25 fr. par an pour la France, l'Espagne et les autres pays.

Moyennant 2 fr. 50 c. pour ports et emballage, LE PROGRES INTERNATIONAL donne à ses abonnés un MAGNIFIQUE PRIME, composée de deux superbes volumes in 8° récemment parus, formant l'ouvrage complet de M. YOBARD, LES NOUVELLES INVENTIONS AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES.